
U d'/of OTTAWA
39003004112016

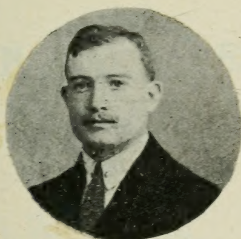
11-5-70

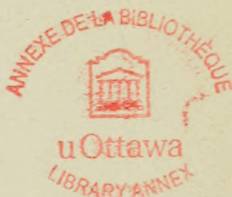
BIBLIOTHÈQUE DES MARGES

MARMOUSET

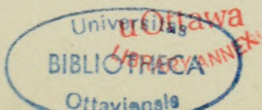
AU LION TRANQUILLE

ROMAN





PARIS
LIBRAIRIE DE FRANCE
F. SANT'ANDREA, L. MARCEROU & Cie
99, BOULEVARD RASPAIL, 99



PREMIÈRE PARTIE

BAGATELLES

CHAPITRE PREMIER

LE MAITRE ET SON ÉLÈVE

Petit-Louis, René et Jacquot déambulaient mélancoliquement sur le boulevard Beaumarchais. Ils se dirigeaient vers la Bastille, où dans une rue avoisinante ils avaient leur quartier général. La nuit était tombée depuis un moment et on distinguait au centre de la place brillamment éclairée, le pied de la colonne de Juillet dont le sommet se perdait dans le ciel noir.

— C'qu'on se fait tartir, ce soir dit tout à coup Jacquot.

— Un peu, oui, répliqua René.

— Et tout s'en mêle, dit Petit-Louis ; le biseness ne rend pas fort.

Du bout de la langue il décolla le mégot fixé à sa lèvre et le cracha. Il reprit :

— Faut que les gonzesses les aient à l'envers pour s'expliquer : on ne voit pas clair des masses. Ça devient rudement blèche dans le coin !

Petit-Louis, plutôt mince, était un guincheur accompli. La danse était sa distraction : il n'y avait que cela qui l'intéressât. Sorti du guinche il ne fallait lui parler de

rien d'autre. Il était, pour le moment, le préféré de la môme l'Araignée belle brune aux yeux bleus, qu'il maltraitait d'ailleurs copieusement.

René, dix-huit ans, forte corpulence, figure imberbe venait, malgré son jeune âge, de sortir du ballon. Il avait purgé une petite peine de quelques mois pour avoir fauché, un jour qu'une superbe occasion se présentait.

Le troisième, Jacquot, était le chef incontesté et craint de cette petite bande. Trente ans, blond, joli garçon. Sa taille dépassait la moyenne. Sa carrure athlétique, sa force peu commune le faisaient redouter dans le milieu. Deux femmes subvenaient à ses besoins qui étaient grands : il ne regardait pas à la dépense et venait volontiers en aide à un ami dans la poisse. Bon cœur en somme mais violent, brutal, et qui n'admettait en aucune façon qu'on résistât à ses désirs.

Tel quel, ce trio donnait de l'inquiétude à ceux qui avaient des raisons avec. On les savait prêts à tout. Ils étaient respectés ; les bourres même les évitaient.

Donc tous trois s'ennuyaient ce soir-là.

— Si ça continue, j'sens que j'vas attrapper le typhus, dit Jacquot qui décidément n'avait pas le cœur à la rigolade.

— Faut pas se plaindre dit René toujours content de son sort, ça pourrait aller plus mal.

Jacquot et Petit-Louis le regardèrent.

— Dame ! continua René, je crois que...

Au même instant, comme ils arrivaient au coin de la rue Jean-Beausire, le môme Marmouset vint se jeter dans leurs jambes.

— Bonjour, moujingue, qu'est-ce tu fous par ici demanda Jacquot.

— Qu'est-ce que j'fous ? J'allais voir si je vous trouvais.

— Et bien nous v'là, dit Jacquot, t'as qu'à filocher.

Marmouset leur serra la main.

Ce mince voyou de seize ans devait à sa petite taille son surnom de Marmouset, dont son grand ami Jacquot l'avait doté. Il faisait partie de la bande dont il était le junior. Jacquot qu'il admirait par-dessus tout le protégeait et déjà maintes fois il avait eu recours à sa force et à son audace

à l'occasion de différends que, par sa taille exiguë, par son manque total d'apparence, il ne pouvait prétendre régler lui-même. Jacquot voulait que le môme Marmouset devienne un mec dessale. Il lui en trouvait l'étoffe. Il entendait le dresser à sa manière, le former à son image, en faire un gars qui n'aurait pas les foies de quoi que ce soit. Il aimait se servir de lui pour toutes sortes de combinaisons et sa présence fit aussitôt germer dans son esprit une de ces plaisanteries qui avaient le double avantage de l'amuser et de faire l'éducation du petit.

— Dis donc, mignard, esgourde voir un peu ici.

Le môme Marmouset s'approcha.

— Tu vois ce grand gner au bord du trottoir ? demanda Jacquot.

— Où çà ? interrogea Marmouset.

— Là-bas, tu ne vois pas celui qu'a un doullas marron. Il attend l'autobus.

— Ah ! oui, dit Marmouset, je l'vois; eh bien ?

— Histoire de s'marrer, continua Jacquot, tu vas aller y enfoncer son doulle jusqu'aux cliquettes.

Cette prétention de Jacquot et la peur de se faire malmener par l'homme désigné firent se révolter le môme Marmouset.

— Penses-tu que j'vas risquer de me faire filer une trempe par c' mec-là !

Il se tourna vers René qu'il prit à témoin.

— Tu parles d'une salade ! Y a pas de raison de faire des trucs comme ça !

Mais René qui trouvait bonne l'idée de Jacquot et qui avait sans doute envie de se divertir un peu, lui dit :

— Qu'est-ce que t'as à rouscailler ? T'as qu'à le faire puisque Jacquot te l' dit !

Marmouset s'entêtait.

— Penses-tu ! J'suis pas bon... non... j'suis pas bon !

Il ne fallait pas qu'on résistât davantage à Jacquot pour qu'il devint furieux.

— De quoi, de quoi, sale merdeux, dit-il, tu ramènes ta cerise maintenant ? Fais ce que je te dis ou j'te file ma latte dans l'train...

Ce disant Jacquot menaçant s'avança vers le môme Marmouset qui sentit une terreur folle l'envahir. Il savait que rien

n'arrêterait son ami en colère et crut prudent d'obéir.

— C'est bon ! râle pas ; j'y vas.

Il quitta le trio, s'avança vers l'homme qui attendait toujours un autobus qui ne venait pas, passa derrière lui et, sautant d'un élan, se cramponna de chaque main aux rebords du chapeau mou... Une secousse, et le chapeau s'enfonça jusqu'aux oreilles...

Suffoqué pas cette attaque soudaine le bonhomme se démena comme un forcené ; et ses deux mains faisaient des efforts désespérés pour se délivrer de ce qui l'aveuglait. Il y parvint.

Cependant le môme Marmouset s'était réfugié près de Jacquot et de ses compagnons qui ne se tenaient plus de rire. Mais il n'en était pas de même pour la victime qui se retourna d'un air courroucé vers son agresseur :

— Qu'est-ce qui vous prend ? imbécile, vous êtes fou ?

Il s'avança vers ce morveux pour le châtier comme il le méritait. Mais Jacquot veillait. Il se plaça devant Marmouset.

— Touches-y voir un peu à ce moujingue... Non, mais des fois ! c'est-y de notre faute si t'as une gueule à part ? Débine-toi ou gare à tes ailes !

La carrure de Jacquot intimida le passant. Il se rendit compte de la sorte de gens à qui il avait à faire et comprit qu'il valait mieux quitter la place, ce qu'il fit non sans maudire la police dont l'absence en l'endroit donnait tous droits aux apaches.

— T'as vu, c'te bougie qu'il faisait, l' mec ? dit en rigolant le môme Marmouset qui s'en donnait à cœur joie maintenant que tout danger était écarté ; car le pauvre gosse avait été exposé, soit à la colère de sa victime, soit à celle non moins redoutable de son professeur.

— C'est bien môme ; comme ça tu m' plais. Je ferai tout de même quelque chose de toi, conclut Jacquot qui pour manifester son contentement envoya une bourrade amicale à Marmouset.

Le petit n'étant pas de poids pour supporter le choc vint rouler dans la devanture heureusement fermée d'un libraire.

Un rassemblement qui s'était formé se

dissémina. Personne ne comprenait ce qui venait de se passer. Mais Jacquot jugea qu'il serait téméraire de rester plus longtemps et donna l'ordre de la retraite.

— Allons, les gars, faut lever, on pourrait s' faire morganer dans l'coin !

Et bien tranquillement, tous les quatre continuèrent leur chemin vers la Bastille.

CHAPITRE DEUX

UN SOUPER A LA BASTILLE

— Dis, Marmouset, si nous allions faire un tour sur la fête du canal, demanda René, ça va bientôt être fini.

Marmouset n'était pas très en train. Il n'aimait guère se faire bousculer dans la foule. Toutefois, il accepta la proposition de René : cela passerait toujours un moment.

— C'est comme tu veux, dit-il. On s'amusera autant qu'ici.

Ils quittèrent le café et gagnèrent la Bastille, où commençait la fête. Il y avait foule. Les manèges et les baraques tout illuminés regorgeaient de monde. René et Marmouset avançaient péniblement dans la cohue et déjà le petit protestait :

— J'commence à en avoir marre de me faire trépigner sur les haricots.

— Toi, t'es jamais content ! quel râleur tu fais, répondit avec mauvaise humeur le calme René.

Continuant à avancer en jouant des coudes ils s'arrêtèrent un peu plus loin pour contempler sur l'estrade d'une bara-

que l'étalage de muscles des lutteurs qui défiaient dans la foule un amateur capable de les tomber loyalement.

Marmouset admirait ce spectacle quand il se sentit tiré par son veston ; c'était René qui, près de lui, était entré en conversation avec deux femmes. Elles avaient l'air de s'amuser des propos qu'il leur tenait. Marmouset s'approcha et sans façon se mêla au groupe. René, galant, proposait un tour de manège qui fut accepté avec joie. Quant à Marmouset qui avait jeté un coup d'œil sur le prix affiché (vingt centimes!) il avait constaté que c'était dans ses moyens. Il n'était pas en fonds et ne pouvait se risquer à de folles dépenses.

Quand le manège fut arrêté tous quatre s'installèrent et les deux amis se mirent en frais d'éloquence pour faire la conquête de leurs nouvelles connaissances. Ce ne fut pas difficile et le tour fini ils continuèrent à longer la fête ensemble et tout à fait d'accord.

La compagne de René était une grande blonde à la figure semée de taches de rousseur ; celle de Marmouset, plus petite,

blonde aussi, paraissait avoir largement passé la trentaine.

— On va croire que j'suis avec ma grand'mère, se disait-il en la regardant.

Ces deux femmes — des payses sans doute — avaient un accent provincial qui divertissait fort leurs cavaliers d'occasion.

— C'est des « petzouilles », se dit René; des bonniches sûrement !

Quand ils arrivèrent au bout de la fête qui se terminait au faubourg du Temple, il était déjà très tard, et les femmes parlèrent de rentrer. René et Marmouset leur offrirent de les accompagner. Elles acceptèrent.

— Où que c'est que vous demeurez ? demanda Marmouset.

— En haut du boulevard Magenta, répondit la grande blonde, c'est pas loin.

Ils continuèrent leur route et les deux copains, chacun de son côté, faisaient leur possible pour connaître la situation de sa compagne.

Comme l'avait pensé René elles étaient l'une femme de chambre et l'autre cuisinière, dans une grande maison du boule-

vard Magenta. Ils y étaient arrivés tout en bavardant.

— C'est rien ridère, chez vous, constata René qui examinait la maison.

Mais Marmouset voulait précipiter les choses.

— Est-ce qu'on peut visiter ? demanda-t-il à sa compagne en la pressant contre lui et en l'embrassant.

Un rire moqueur lui répondit et comme la porte venait de s'ouvrir, elles s'engouffrèrent vivement dans le vestibule et la fermèrent bruyamment au nez des deux amis ahuris.

— Qu'est-ce que tu penses de c'te combine-là, demanda René à son ami qui n'en revenait pas.

— J'pense qu'elles se sont payé notre poire, répondit Marmouset. Mais faut pas laisser ça là. On sait où elles crèchent, on reviendra leur tirer les oreilles. Ça m'a coûté vingt-cinq sous et deux cafés crème. Je ne trouve pas ça marrant.

— Te fais pas de bile, nous les reverrons dit René. Mais ne restons pas plantés là, elles ne reviendront sûrement pas ce soir.

Ils descendirent le boulevard, regagnèrent la Bastille et René qui avait réfléchi pendant la route dit à Marmouset :

— Ecoute, vieux ; on viendra les pingler demain soir. Comme il y a la fête, elles doivent sortir aussitôt leur boulot fini. C'est presque sûr.

— Et qu'est-ce que tu veux faire ? demanda Marmouset.

— J'en sais trop rien. Ce que je sais, c'est qu'elles nous ont pris pour des cornichons et que ça ne peut pas aller comme ça. Bonsoir, à demain.

Le lendemain Marmouset et René se retrouvèrent à l'heure où ils s'étaient donné rendez-vous.

— Bonjour, vieux, dit Marmouset. On grimpe là-haut chasser nos cricris ?

— Oui, répondit René. J'ai une combine pour leur faire voir qu'elles ont eu tort de nous prendre pour des baluchons. Mais faut d'abord mettre la pogne dessus !

Tout en causant, ils montèrent le boulevard Magenta et se postèrent à la terrasse

d'un café juste en face de la maison où, la veille au soir, on les avait joués.

— Elles ne doivent pas décarrer avant 9 heures ou 9 h. 1/2, dit René.

— Possible, répondit Marmouset, l'essentiel c'est qu'on les voie.

Après une demi-heure de poireau René en avait assez et voulait remettre la séance au lendemain. Mais Marmouset plus tenace insistait pour que l'on patientât encore un peu. Bien leur en prit : quelques instants plus tard les deux femmes sortaient de la maison. Il les reconnurent immédiatement. Ils les laissèrent descendre le boulevard et les filèrent en prenant des précautions, bien superflues d'ailleurs, car elles avaient déjà sans doute bien oublié leur aventure.

Elles arrivèrent place de la République et, comme l'avait prévu René, se dirigèrent vers la fête. C'est alors qu'ils s'approchèrent d'elles et René en leur touchant l'épaule leur dit d'un air étonné qui fit sourire Marmouset :

— Tiens ! c'est bizarre comme on se rencontre !

Elles furent surprises et peut-être un peu inquiètes en les voyant. Marmouset agressif se préparait à leur reprocher leur attitude de la veille, mais René qui le sentit prévint toute discussion en proposant d'aller s'amuser sur la fête. Il avait l'air si enchanté d'avoir retrouvé leurs amies de passage qu'elles reprirent confiance et acceptèrent avec joie ses propositions. Marmouset fut bien surpris de voir son ami changer si rapidement d'idée, il comprit toutefois sur un signe de René qu'il devait avoir trouvé sa combine et qu'il préparait sa vengeance. Il se montra donc auprès de sa compagne aussi aimable et empressé que possible. Tous quatre flanèrent le long de la fête et ils s'offraient de temps en temps un tour de manège ou une visite dans une baraque.

Vers onze heures ils échouèrent place de la Bastille et René se montra magnifique.

— Moi, dit-il, j'commence à avoir les crocs. Si nous allions casser la croûte ? J'connais un bon coin.

Les deux femmes acceptèrent avec

empressement : la longue promenade leur avait sans doute ouvert l'appétit.

— Où que c'est qu'on va ? demanda Marmouset.

— Chez Motzig, répondit René, on y est bien.

Marmouset regarda son ami avec étonnement. Il ne comprenait pas où il voulait en venir car ils n'allaient que rarement dans l'endroit désigné. Ils y étaient mal vus : le patron n'avait en eux qu'une confiance limitée.

— Vous aimez les huîtres et les escargots ? demanda René quand ils se furent mis à table.

Sur la réponse affirmative de ces dames il commanda le souper au garçon.

— Apportez-nous d'abord quatre douzaines d'huîtres et autant d'escargots. Avec ça deux litres de vin blanc.... et du bon.

— A quel prix le vin ? A 1 fr. 50 ou à 3 francs. C'est ce dernier que je vous recommande.

— Donnez-le, répondit René, je n'aime pas l'ordinaire.

Marmouset regarda René avec inqui-

étude. Tout à l'heure encore il avait constaté qu'il n'était en possession que de deux francs soixante-quinze et il n'ignorait pas que son ami ne devait guère être plus riche que lui.

Son inquiétude grandit encore quand après avoir absorbé ce qu'ils avaient devant eux il vit René commander « quatre choucroutes garnies » et deux bouteilles de Sauternes. Il pensait, consterné :

— Il y en a déjà au moins pour un cigue!

Mais son inquiétude devint presque de la terreur quand René commanda le café et quatre Bénédictines. Il était près de croire que son ami devenait fou.

Cependant l'attitude de René, calme et souriant, n'autorisait pas cette supposition. Il dégustait son café tout doucement par petites gorgées, l'air béat et satisfait.

Tout à coup il dit à Marmouset :

— Balance-moi donc une cigarette.

— J'en ai pas, répondit le petit, tu le sais bien.

— T'en as pas ! nom de Dieu, moi non plus.

Puis se levant il déclara :

— Je vais sauter en chercher un paquet. C'est au coin !

Tranquillement, il se dirigea vers la porte. Marmouset machinalement le suivit des yeux. Il le vit l'ouvrir et avant de la refermer sur lui, toucher sa casquette comme pour un salut et faire un geste significatif. Il referma la porte et disparut.

Marmouset avait compris.

Il avait compris que René partait sans idée de retour et qu'il le laissait se débrouiller avec les deux femmes. Il était atterré en songeant au montant de l'addition et aux cinquante-cinq sous qu'il avait en poche.

Les femmes n'avaient rien vu du manège et ne se rendaient pas compte du trouble du môme Marmouset qui se demandait de quelle façon il pourrait bien sortir de là. Il réfléchissait de puis au moins cinq minutes et si profondément qu'il n'avait pas entendu la compagne de René lui parler. Cependant elle insistait :

— Il y met le temps, votre ami.

Le môme Marmouset sursauta; mais

la phrase qu'il venait d'entendre lui présenta un moyen de salut.

— C'est vrai, remarqua-t-il, je ne sais pas ce qu'il peut fabriquer ; et, simplement, comme quelqu'un qui veut se rendre compte il se leva, se dirigea tout doucement vers la sortie. Sa manœuvre exécutée d'un air si naturel passa inaperçue. Il entr'ouvrit la porte, y mit la tête comme pour sonder l'obscurité, puis tranquillement l'ouvrit toute grande, passa dehors, la referma sur lui... et s'enfuit à toutes jambes vers la Bastille. Dans sa précipitation il ne savait où se diriger. Il ne savait pas où René avait bien pu aller. Mais d'instinct et toujours courant à perdre haleine il prit le boulevard Beaumarchais et gagna le « Lion tranquille ». Il pénétra en coup de vent dans l'arrière-salle où il se laissa tomber sur une chaise, haletant et les jambes flageolantes.

René était là.

Assis en compagnie de Jacquot, il lui racontait l'aventure et tous deux se tordaient en pensant à la situation dans laquelle devait se trouver le môme Mar-

mouset. Ils rigolaient de bon cœur. Mais ils rigolèrent bien davantage encore quand ils virent le petit arriver si brusquement et s'affaler à bout de souffle.

— Te v'là déjà, lui dit René? t'as fait vite !

Marmouset prit un temps pour retrouver sa respiration.

— Ça fait rien, dit-il à son ami, t'as tout de la vache : Me déposer comme ça avec les gonzesses ! J'aurais été propre si je m'étais fait fabriquer.

— N'en faut pas beaucoup pour t'embarrasser toi, dit Jacquot dédaigneusement.

— En tout cas, dit René, faut pas te plaindre, tu t'es bien tapé la cloche et pour pas chérot !

Puis s'adressant au patron :

— Apporte-nous des brêmes, une ardoise et trois demis.

Et comme si rien ne se fut passé ils s'absorbèrent dans une partie de belotte en cinq cents.

CHAPITRE TROIS

AU PETIT-BALCON

Je vous ai déjà dit que Jacquot était un type d'une force peu commune, je vais vous le prouver.

La salle de danse du « Petit Balcon » était bondée. Il faisait très froid et ces dames se réfugiaient là pour passer un moment.

Exigue, éclairée par deux becs de gaz haut placés, la salle était au tiers occupée par des tables disposées sur deux de ses côtés. A gauche, une grande glace, ternie par la buée, réflétait vaguement les couples enlacés. Sur le mur du fond et semblant accrochée là par on ne sait quel prodige, une petite estrade ressemblait à une chaire d'église. Le musicien chargé de mettre en mouvement tout ce public s'y tenait. Il était armé d'un accordéon.

On voyait, outre les femmes, des hommes aux allures inquiétantes. Les curieux étaient rares. On reconnaissait d'ailleurs bien vite les gens qui n'étaient pas du coin.

Un « cipal » à l'entrée de la salle de

danse, un autre à l'accès du café veillaient au maintien de l'ordre.

Fort avant dans la soirée, Jacquot, René et Marmouset, entrèrent au milieu d'une danse. Jacquot était avantageusement connu au Petit-Balcon. Il y avait de nombreux amis.

— Il fait meilleur ici que dehors, dit Marmouset, j'suis frigorifié.

— Qu'est-ce que t'as encore ? lui demanda Jacquot hargneux.

— Rien, répondit Marmouset, j'te dis que j'ai frio. C'est tout !

René avait avisé une table qu'un départ venait de laisser libre. Ils s'y installèrent et commandèrent trois cafés bouillants. Ils les payèrent tout aussitôt : c'était l'usage de la maison.

— Je croyais que Petit-Louis devait venir ? demanda Jacquot.

— Il est là, répondit René. Tu le vois pas là-bas ? Il guinche avec la grosse brune.

— Ah ! oui, fit Jacquot.

Marmouset qui dégustait son café faillit s'étrangler tant il rigolait.

— Non, mais ! t'as des convulsions ? lui demanda Jacquot.

— J'ai rien du tout, répondit Marmouset, mais j'peux pas m'empêcher de me marrer en les voyant tous sauter en l'air comme ça. On dirait qu'on leur pique les panards avec des aiguilles !

La danse finissait. Petit-Louis vint se joindre à ses amis après avoir retenu sa danseuse pour la prochaine valse.

— Ton béguin est là, dit-il à Jacquot en s'asseyant ; j'ai dansé avec tout à l'heure.

— Ah ! répondit Jacquot, j'ai pas remarqué.

Petit-Louis, d'un mouvement de tête lui désigna un groupe de trois femmes attablées plus haut. Jacquot sourit, satisfait.

Comme une danse commençait il se leva et s'avança pour inviter la fille que lui avait désignée son ami. Elle accepta et tous deux se mêlèrent aux danseurs. Petit-Louis de son côté ne perdait pas son temps, et, restés seuls René et Marmouset regardaient d'un œil vague cette bousculade. Après le froid vif du dehors, la

chaleur les engourdissait. Marmouset se retenait bien fort pour ne pas s'endormir tant le bal l'amusait. La moitié était finie et, aussitôt au milieu de la salle surgit la patronne qui de ses deux mains tendues recevait de tous côtés le prix de la danse. Elle glissait toute cette monnaie dans une sacoche de cuir suspendue à sa ceinture. Elle avait l'œil et savait rappeler à l'ordre tel danseur qui avait des velléités de s'esquiver. C'était d'ailleurs très rare.

Jacquot était resté dans un coin de la salle en grande conversation avec sa compagne. Comme il avait chaud, il avait dénoué un épais foulard rouge qu'il portait souvent. Ce mouvement, bien innocent, devait, quelques instants plus tard, avoir des conséquences fâcheuses.

La seconde partie de la valse commença et Jacquot entraîna de nouveau sa danseuse.

Il tournoyaient non sans peine quand, tout à coup, une femme qui connaissait Jacquot, trouva drôle pour plaisanter de tirer, lorsqu'elle passa derrière lui, le foulard rouge qui tomba par terre.

Jacquot n'avait rien vu, mais il avait senti son bien l'abandonner, tiré par une main au passage. Cette audace le rendit furieux. Il lâcha sa danseuse, se retourna et envoya un formidable coup de poing dans la figure du premier venu qui culbuta à demi assommé.

La danse s'arrêta net et ce fut un beau vacarme. Tout le monde entourait Jacquot livide. Marmouset qui de sa place avait vu toute la scène se leva d'un bond et voulut s'élancer vers Jacquot pour lui expliquer sa méprise. Il n'en eut pas le temps. Le patron, arrivé en même temps que lui, s'adressait à Jacquot :

— Si t'as des raisons, faut sortir d'ici. Va régler ça dehors, hop !

Mais au lieu de le calmer, l'intervention du taulier ne fit qu'exaspérer Jacquot.

— Sortir, sortir, hurlait-il, c'est ta gueule que j'vas sortir.

Et il se recula pour mieux bondir sur lui. Mais il glissa sur le parquet ciré et tomba. Ce fut sa perte. En quelques secondes il fut terrassé par le patron auquel prêtaient main forte les deux

« cipaux » accourus. Jacquot se démenait comme un furieux mais il ne pouvait se dégager de l'étreinte des trois solides gaillards que le maintenaient.

— Fais pas le méchant, lui conseilla l'un des gardes, t'auras pas la « belle », c'est pas la peine de t'abîmer les bras !

Et avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître, il était remis d'aplomb et prisonnier de deux solides menottes qui lui meurtrissaient les poignets.

Marmouset assistait impuissant à ce spectacle et il gémissait tant qu'il pouvait :

— Les bourriques, les bourriques... y vont l'esquinter.

René lui dit rudement :

— Tu vas la boucler ! Avec tes sales boniments, tu vas nous faire embusquer ! C'est ça que tu cherches ?

Marmouset se tint coi, atterré.

Cependant Jacquot à présent quelque peu calmé se laissait docilement emmener par les gardes. Ils arrivèrent rue de la Roquette. Elle était alors encombrée par des travaux. Est-ce qu'on réparait le gaz ou les égoûts, est ce qu'on installait l'élec-

tricité, je ne sais, mais une profonde tranchée avait été ouverte sur un côté de la voie.

A cette heure tardive et par ce grand froid la rue était déserte. Seuls, à distance comme de simples curieux, René et Marmouset suivaient le groupe que formaient Jacquot encadré par les deux gardes.

— Relâchez-moi, disait Jacquot, j'ai assassiné personne.

Mais à cette demande les menottes lui serrèrent plus fort les poignets comme si les cipaux avaient craint une tentative de fuite.

— Non, répondit l'un deux, on va monter au « quart », tu t'expliqueras là-bas.

Jacquot se tut, mais il était bien décidé à éviter par n'importe quel moyen la visite au « quart ». Il n'aimait pas avoir affaire à la police, composée, à son idée, de gens trop curieux.

Soudain, jugeant le moment favorable il se jeta brusquement en avant et immédiatement se rejeta de tout son poids en arrière en étendant les bras. La tactique était bonne car par la vitesse et la surprise

de cette manœuvre les deux gardes vinrent se heurter l'un l'autre avec une violence inouïe. Jacquot avait bien escompté ce résultat. S'arcboutant, il les poussa de toutes ses forces pour se dégager.

Surpris par l'attaque, ils lâchèrent prise et vinrent s'affaler l'un dans la tranchée, l'autre à plat ventre sur un tas de déblais.

Quand ils se relevèrent quelque peu endommagés, Jacquot était déjà loin. Mais ils n'entendaient pas abandonner leur proie : ils se mirent à courir sur les traces du fugitif en lançant des coups de sifflets stridents pour le signaler.

Peine perdue, Jacquot empruntant une rue transversale disparaissait dans la nuit.

René et Marmouset avaient assisté stupéfaits et ravis à la fuite de leur ami. Ils s'étaient arrêtés. Jacquot était passé à côté d'eux. René d'un mot l'avait alors encouragé.

— Drope, drope, ils sont loin...

Quand le premier des gardes municipaux parvint à la hauteur des deux amis il s'arrêta, saisit le môme Marmouset par le bras et, furieux, lui dit :

— Tu le connais, toi, dis-moi qui c'est ou je t'emmène.

Mais Marmouset se débattait comme un beau diable.

— Non, j'le connais pas. Hôla ! vous me faites mal, lâchez-moi.

L'autre, voyant qu'il n'en tirerait rien le lâcha et continua la poursuite, secondé par son camarade qui l'avait rejoint.

Marmouset furieux se frottait le bras et quand les cipaux furent à une distance respectable, mettant ses mains en cornet devant sa bouche, de toutes ses forces, il se mit à hurler dans la nuit :

— Grande vache, grande vache, oh ! les vaches !

Puis, à son tour, suivi de René, il s'enfuit à toutes jambes.

CHAPITRE QUATRE

LA FÊTE DE JACQUOT

Dans l'arrière-salle enfumée du café où ils se réunissaient toujours, René, Petit-Louis et le môme Marmouset tuaient le temps en grillant cigarettes sur cigarettes et en absorbant les consommations les plus diverses.

— Vous n'avez pas du tout l'air de vous douter que c'est demain la fête de Jacquot, dit tout à coup Marmouset à ses amis.

Tous deux sursautèrent :

— Tu crois ? t'es sûr ?

— Y a des chances, oui. Et j'suis sûr aussi qu'il ne serait pas content qu'on le laisse tomber à c't'occase-là !

Cette révélation parut embarrasser beaucoup les amis. Mais Marmouset qui, sans doute, avait envisagé l'événement de longue date, leur évita toute fatigue mentale en leur proposant :

— Si qu'on lui achetait un étui à cigarettes, ça se fait, hein ? et probable que ça lui ferait plaisir.

L'idée du môme Marmouset eut l'approbation de ses amis et l'on décida de

se procurer le nécessaire sur-le-champ.

Le choix fut laborieux, mais on en vint à bout, et le lendemain tous trois montèrent, dès dix heures, frapper à la porte de la chambre que Jacquot occupait au « Lion tranquille ».

Avec Violette, il était encore au lit. Ils faisaient la grasse matinée.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il d'une voix encore enrouée de sommeil.

La môme Violette se réveilla et s'étira longuement.

— Qui c'est qui vient nous jambonner à c't'heure-ci? dit-elle.

La voix de Marmouset se fit entendre :

— C'est moi, Jacquot, ouvre, j'ai à te causer.

— Qu'est-ce qu'il y a encore de cassé, songeait Jacquot qui, se mettant à genoux sur son lit et allongeant le bras ouvrit la porte.

René, Petit-Louis et Marmouset entrèrent et le petit présenta le cadeau qu'il tenait soigneusement enroulé dans du papier. C'était un grand jour pour lui et

il avait un air solennel qui mit aussitôt Jacquot en gaieté.

— T'as des coliques c' matin ? t'es tout pâle.

Marmouset ne répondit pas à cette question désobligeante.

— Mon vieux poteau, dit-il, les amis et moi on est monté pour te la souhaiter et te donner c' machin-là en souvenir.

Jacquot sursauta :

— Nom de Dieu, c'est vrai, c'est ma fête, j'y pensais déjà plus.

Il sauta en bas du lit et embrassa ses amis.

Ce gaillard insensible et souvent cynique se sentait remué. Il avait les larmes aux yeux.

— Je vous remercie, les gars, j'suis bien content.

Et se ressaisissant :

— Tiens môme, v'là une thune, drope chercher un litre de blanc pour arroser ça, et n'oublie pas de remonter cinq verres.

Marmouset dégringola les escaliers.

Violette s'était enfoui le nez dans l'oreiller et envoyait au diable les impor-

tuns. Jacquot rejeta les couvertures et lui appliqua une claque sur les fesses.

— Allons, lève-toi, ma petite poule, assez ronflé pour aujourd'hui.

Elle se leva et passa un jupon sans plus s'occuper des autres.

Le môme Marmouset revint bientôt avec son litre et on s'installa tant bien que mal pour le déguster. Jacquot assis sur l'unique chaise, René et Petit-Louis sur une malle qui remplissait les fonctions d'armoire, Marmouset sur le lit à côté de Violette, et ils trinquèrent en l'honneur de leur grand ami.

— C'est pas tout ça, dit Jacquot, je paye à dîner ce soir. J'ai reçu une bafouille de Dédé qui m'attend chez lui, à la Défense. On ira ensemble : amenez vos mouquères. A demain le biseness !

Il s'était assuré que le portemonnaie de Violette était suffisamment garni. La journée de la veille avait été bonne, cette constatation le mit de bonne humeur.

— On va descendre s'en jeter un, pendant que Violette finira de s'habiller, hein ?

Ils descendirent, s'attablèrent à une terrasse et l'on convint de se trouver le soir vers sept heures à l'hôtel des « Sénateurs » où perchait Dédé, une vieille connaissance de Jacquot.

Vers six heures arrivèrent d'abord, à l'hôtel des « Sénateurs », René accompagné de Louisette, une brunette de dix-sept ans qui avait cru trouver de plus grandes ressources dans le tapin que dans le métier de blanchisseuse vers lequel ses parents, d'honnêtes ouvriers, l'avaient dirigée. Elle n'était la maîtresse de René que depuis quelques jours.

Marmouset les suivait. Jacquot et Violette étaient déjà là en compagnie de Dédé et de sa femme. Ils semblaient quelque peu énervés. Un peu plus tard, Petit-Louis flanqué de l'Araignée — un des plus vieux tapins de la Bastille — fit son entrée. On but l'apéritif non sans bruit. L'hôtelier connaissait ses hôtes et ne se frappait point. On le payait toujours, c'était l'essentiel.

En outre de son commerce de « vins et

hôtel » il faisait la location de voitures à bras. Un hangar assez vaste attenant à la boutique lui servait de remise. C'est là que Petit-Louis proposa de s'installer pour dîner.

— On sera plus chez nous ! avait-il dit.

Ce fut également l'avis de tout le monde.

Sur deux tonneaux René et Petit-Louis établirent une lourde et large planche qui, recouverte d'une nappe, offrait l'apparence d'une table. Tous s'arrangèrent pour s'installer, chacun ayant sa femme à son côté.

Le repas était copieux et largement arrosé.

Comme hors-d'œuvre il y avait des escargots — quelque chose de très léger ! — et des sardines au beurre.

— Te remplis pas le buffet avec ça, môme, y a encore autre chose, dit Jacquot à Marmouset qui s'empiffrait comme s'il n'avait pas mangé depuis deux jours.

— Cause pas tant, tu vas avaler de travers, répondit le gosse la bouche pleine.

Un superbe poulet succéda aux hors-d'œuvre et tous lui firent honneur. Ensuite

vint un formidable gigot dont le manche était entouré d'un beau papier dentelé. On l'attaqua quand Jacquot l'eut magistralement découpé.

Dédé ne cessait de remplir les verres et déjà nombre de bouteilles vides jonchaient le sol. Cela se voyait d'ailleurs sur toutes les figures maintenant très rouges. Le repas s'achevait dans le vacarme. Après les légumes — pommes frites et haricots verts — le dessert fut présenté sous la forme d'œufs à la neige appétissants. Ces dames très gourmandes de sucreries s'en mirent jusque-là !

— C'est pas moche ce nibé-là, dit l'Araignée dans un souffle.

Le patron, discrètement, avait posé sur la table trois bouteilles de Moulin-à-Vent commandées par Dédé. Cela les acheva et Jacquot la face congestionnée donnait des signes de surexcitation extrême.

— Allez, moujingue, pousse-nous une sonate, dit-il au môme Marmouset.

— Penses-tu, j'ai le gosier comme du papier de verre.

Il ne se fit pourtant pas prier davantage

et chanta sa chanson favorite d'une voix aigrelette et d'un air tragique :

Quand on l' voyait on aurait pas dit
A son air peu bravache
Que c'était un dangereux bandit
Un vrai chef d'apaches...

Après le premier couplet il saisit son verre et l'avala d'un trait :

— Mon vieux, c'est rien durillon à sortir.

Il continua :

C'était fatal un jour il fut pris
Mais au lieu de se rendre
Il tua l'agent qui l'avait surpris
En voulant s' défendre.
A la peine de mort il fut condamné...

Quand il eut fini il était en sueur, mais les bravos de la compagnie le récompensèrent.

— Allez, à toi Louisette ! dit Jacquot de plus en plus ivre; envoie-nous « Ensemble » j'ai ça à la chouette.

La môme Louisette se leva. D'une voix fraîche, mais d'un air blasé qui contrastait avec sa jeunesse, elle chanta :

Pourtant si un jour
Tu t' sens à ton tour
Las d' la vie
A force d'être trompé
Quand t'auras soupé
D' l'infamie...

Pas plus qu'à Marmouset les applaudissements ne lui furent ménagés.

— Ça peut, ça peut, hurla Jacquot. Tavernier, apporte-nous trois sauteuses pour enfoncer les romances.

Le patron s'empressa.

Jacquot prit une des bouteilles, délivra le bouchon de sa prison de fil de fer et braqua, histoire de s'amuser, le goulot dans la direction de Violette à moitié assoupie. Le bouchon s'échappa avec fracas et vint frapper la môme en plein visage. Ce fut un beau vacarme; tout le monde trouvait cela infiniment drôle. Mais Violette, prenant, et pour cause, la

plaisanterie du mauvais côté se leva d'un bond, s'empara du premier verre venu et le cassa sur la tête de son homme qui demeura quelque peu étourdi sous l'averse.

A ce moment on put croire que la fête finirait mal. Jacquot se reprenait et une lueur féroce brilla dans ses yeux.

— Saloperie, tu m'as amoché.

En effet, il saignait assez abondamment quoiqu'il ne fut que légèrement coupé.

— Tu vas voir un peu, bouge pas.

Avant que Violette ait eu le temps d'esquisser un mouvement de retraite il l'attrapa par les cheveux à pleines mains et l'attira violemment à lui. Elle tomba à genoux en hurlant de douleur. Tout le monde était contrarié. Le patron prudemment ne se montrait plus. Marmouset, héroïque, jugeant mauvaise la posture dans laquelle se trouvait Violette se cramponna de toutes ses forces au paletot de Jacquot.

— Fais pas tant de bouzin, tu vas nous faire embusquer !

Mais ce n'était guère le moment de s'opposer à sa colère.

— Toi, astèque, occupe-toi de ton pot !...

Et complètement furieux il envoya un coup de poing au gosse. Le petit culbuta dans une chaise et vint s'écraser contre la table de fortune qui se renversa avec un grand bruit de vaisselle et de verres cassés. La nappe le recouvrit, il s'empêtrait dans les chaises et il lui fallut le secours de René pour se tirer de là.

Cependant, Violette, sous l'étreinte brutale de son homme cherchait à se dégager. Il la ploya davantage et, relevant sa jupe, écartant son pantalon, de toutes ses forces il lui mordit la fesse gauche. La douleur la fit bondir. D'un effort sauvage elle se dégagea enfin, saisit sur le comptoir une carafe et avec violence la jeta à la tête de Jacquot. Elle rugissait :

— Assassin, assassin !

Elle ne fit qu'un saut vers la porte de communication de l'hôtel, escalada les escaliers pour aller se réfugier dans la chambre de Dédé et s'y enferma.

Elle se jeta sur le lit et se mit à sangloter.

La maîtresse de Dédé, l'Araignée et Louisette montèrent derrière elle.

— Ouvre-nous, Violette, n'aie pas peur, on est toutes seules.

Violette vint leur ouvrir.

— Ma pauvre petite gosse, t'as mal, hein ?

Avec de l'eau de Cologne elles frictionnèrent soigneusement la place toute violacée où l'on voyait encore la marque des dents.

Pendant ce temps, en bas, Dédé, René et Petit-Louis essayaient de raisonner Jacquot que l'algarade avait d'ailleurs quelque peu dégrisé.

— J' crois quand même que tu y as été un peu fort, Jacquot.

— Est-ce que j'y ai fait mal ? demandait-il, ne se rappelant pas exactement ce qui s'était passé.

— J' suppose, trancha laconiquement Marmouset.

Jacquot le regarda de travers.

— Au lieu de faire ton petit juge, tu ferais mieux de nous rembiner et de monter dire à Violette qu'elle descende, que j'lui en veux pas.

Le petit ne se le fit pas dire deux fois et grimpa. Il trouva les femmes empressées auprès de Violette.

— Alors comment que ça va ?

Violette ne connaissait point la rancune, et déjà elle était prête à tout oublier.

Elle craignait même d'avoir abîmé son homme.

— Et Jacquot, il est blessé ? demanda-t-elle avec inquiétude.

— Penses-tu, mon petit, il est frais comme un gardon. Et puis il n'est plus noir. Tu devrais descendre, Violette, pour qu'on ne finisse tout de même pas la journée en crosses.

Mais si Violette n'avait pas de rancune, elle ne voulait pas non plus pousser la générosité jusqu'à faire les premiers pas.

— S'il veut me voir, t'as qu'à y dire qu'il monte.

Marmouset dégringola les escaliers, la joie au cœur.

— Enfin, pensait-il, ça va s'arranger, heureusement ! Nom de Dieu, j'ai eu les foies.

— Allez, monte, cria-t-il à Jacquot,

mais vas-y un peu plus mollement. Elle en a encore gros sur la cafetière, tu sais...

Jacquot se réjouit de savoir sa cause gagnée.

— T'es un as, mon petit bonhomme.

Et suivant le gosse, il monta. Violette était en train de passer un peu d'eau sur ses yeux rougis.

— Et bien ! ça va mieux, ma petite poule ? demanda-t-il ne sachant trop quoi dire.

Violette le regarda profondément, puis elle s'avança vers lui, lui prit la tête de ses deux mains et l'embrassa passionnément sur la bouche.

— Mon petit homme chéri...

Le môme Marmouset tirailla l'Araignée par sa jupe, fit signe à la femme de Dédé et à Louisette. Ils s'éclipsèrent doucement et lui, avant de refermer la porte, passa sa tête dans l'entre-bâillement et cria gouailleur :

— Magnez-vous un peu, on vous attend en bas.

Un quart d'heure plus tard, tout le

monde était réuni, et Violette se pressait bien fort contre son cher petit homme.

— Allons, avant de s'en aller, apporte-nous encore une tournée, dit Jacquot. Et aussi l'addition.

Il régla le tout, et il ne resta plus grand chose dans le portemonnaie de Violette.

Il commençait à se faire tard. Onze heures étaient sonnées depuis un moment. Marmouset, après tant d'émotions, avait bien envie de rigoler un peu.

— Il y a la fête boulevard Rochechouart, si on y allait ? proposa-t-il.

Tous acquiescèrent, sauf Petit-Louis qui sentait le besoin de se dégourdir les jambes au guinche. Mais l'idée du môme Marmouset l'emporta, et les quatre couples, Marmouset en tête, gagnèrent l'avenue de Clichy.

CHAPITRE CINQ

UN COUP DUR

Marmouset, absorbé par le coup difficile qui se présentait n'avait pas entendu Jacquot entrer. Celui-ci prit une chaise, se mit dans un coin et regarda, silencieusement, la partie de billard engagée entre René et Marmouset. Le petit trouvait son maître et constatait avec colère son impuissance devant la force de son poteau.

— C'est quand même la foire, déclara-t-il, quand René eut fait le point final, y a rien à faire ! Vise ça, j'en ai 52; la moit' quoi !

René riait de l'énervement de Marmouset qui, après chaque partie et devant le même résultat, devenait véritablement acariâtre.

— Quand tu feras une bougie comme ça, c'est pas ça qui t'apprendra à jouer. D'abord tu joues trop vite, j'te l'ai déjà dit.

Marmouset n'eut pas l'air de faire attention à ce conseil qui le froissait dans son amour-propre.

— Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il joue comme un pied, prononça quelqu'un.

Marmouset se retourna vivement et vit Jacquot qui rigolait.

— Tu peux charrier, toi, bougonna Marmouset ; tu ne sais pas mieux y tâter que mézig, et encore...

— C'est bon, te fâche pas ! Viens un peu ici, j'ai à te jacter.

René et Marmouset s'installèrent en face de leur ami. Jacquot prit un temps, puis demanda à Marmouset :

— Te rappelles-tu qu'une fois on est allé voir des amis avenue de Clichy ?

Marmouset sembla faire un effort de mémoire, puis fit un geste vague.

— Tu sais... on y a été bien des fois à Montmartre.

— Oui, dit Jacquot, mais cette fois-là, on avait vu une nommée Carmen, une brune, assez grande.

— Je vois, je vois, dit Marmouset. Une gonzesse mariée avec un de tes amis ; un mec qui s'appelle Bébert, je crois ?

— T'as mis l'nez dedans ! Eh bien, est-ce que tu la reconnaîtrais ?

— J'pense que oui, répondit Marmouset surpris par la question.

— Et bien voilà, continua Jacquot; tu vas grimper là-haut. Tu la trouveras entre la place Blanche et la place Clichy : c'est là qu'elle en fait, et tu lui diras un petit mot de ma part en gâffant qu'on ne te vise pas. T'as compris ?

Marmouset renfrogné ne répondit pas tout de suite.

— « Qu'est-ce que c'est encore que c'te combine là », pensait-il !

— C'est pressé ? demanda-t-il cependant.

— Nature, répondit Jacquot, il faut que tu y ailles tout de suite.

Marmouset regarda son ami, puis lui demanda :

— Mais, cette gonzesse-là, est-elle toujours maquée avec ce Bébert ?

— Oui, répondit Jacquot.

— En voilà une coupure fit, Marmouset. Fais attention à toi, Jacquot, c'est un coquin ce gars-là, tu le connais ?

Jacquot, narquois, regarda Marmouset.

— Occupe-toi de tes fesses, mon petit bonhomme, et fais c'que j'te dis. Monte là-haut, trouve Carmen, dis-lui que j'pour-

rais pas la voir demain comme c'était entendu, mais que ce sera pour après-demain même heure. T'as saisi? Alors, fous-moi le camp !

Marmouset se leva, maussade.

— Tu viens avec moi, René?

— C'est une idée, ça me dégourdira un peu les bâtons.

Dans le tramway qui les conduisait à Montmartre, le môme Marmouset demandait à René :

— Tu savais que Jacquot avait cette gonzesse-là comme *dessous?*

— Oui ! ça fait déjà un moment que ça dure. C'est pas très gentil parce que c'est la femme d'un mec qu'il connaît depuis longtemps. Mais elle a cavalé après lui. Alors, tu connais Jacquot, c'est un paillasson !

— C'est une combine à la noix; ça ne m'étonne pas.

Ils arrivèrent bientôt place Blanche et se mirent à chercher Carmen.

Ils se promenaient depuis un moment quand Marmouset l'aperçut qui marchait devant eux. Il la rejoignit, lui toucha le

bras et comme elle se retournait lui dit brusquement, très vite et d'une seule haleine :

— J'viens de la part de Jacquot qui m'a chargé de vous dire qu'il ne pourrait pas venir demain mais qu'il vous verrait après-demain même heure !

Elle fut surprise par cette avalanche de paroles, mais avant qu'elle ait pu répondre Marmouset s'était éloigné et rejoignait René.

Ils firent demi-tour et comme il n'était pas tard, ils décidèrent de regagner à pied la Bastille.

Un jour du mois suivant vers midi Jacquot et Marmouset se trouvaient installés sur le boulevard Rochechouart à la terrasse d'un café. Ils attendaient Carmen.

— Elle se fait rien attendre aujourd'hui, ta demi-mondaine, remarqua aigrement le petit.

Il voyait d'un mauvais œil son ami s'aventurer dans cette combinaison et pousser l'aplomb jusqu'à se montrer en plein jour avec Carmen dans un quartier où ils étaient à même de rencontrer Bébert.

— Si t'es pressé, t'as qu'à te trisser ; tu me cavales avec ton air de ramener, répondit Jacquot furieux du parti pris de Marmouset.

Celui-ci s'enfonça dans sa chaise et, boudeur, se tint coi. Un petit moment passa quand, tout à coup, Marmouset aperçut dans le bas de la rue, Bébert qui sur le même trottoir qu'eux, semblait se diriger vers leur café.

Marmouset eut peur. Pourquoi? il n'aurait pu le dire puisque Jacquot et Bébert se voyaient fréquemment et que Bébert ignorait encore, semblait-il, la conduite de son ami.

— Tiens! v'là Bébert qui s'apporte par ici, remarqua Marmouset.

Jacquot se pencha, vit en effet que Bébert venait vers eux, et se leva pour lui serrer la main. Mais alors une scène d'une rapidité inouïe se déroula. Sans une injure, sans un mot, Bébert sortit un revolver de sa poche et par trois fois tira à bout portant sur Jacquot. Aussitôt fait il s'éloigna rapidement.

Jacquot touché en pleine poitrine, courut quelques pas les yeux exorbités et s'effondra, vomissant le sang à pleine bouche. Ce fut si brusque et si imprévu que le môme Marmouset terrifié ne put se rendre compte de ce qui s'était exactement passé, et ne put même pas crier. En voyant Jacquot tomber il ne fit qu'un bond vers lui et se jeta sur son corps inanimé en sanglotant.

— La tante, la tante! ça devait arriver!

Affolé il secouait Jacquot de toutes ses forces. Il l'appelait :

— Jacquot, mon vieux Jacquot !

Cependant, un rassemblement s'était formé. On imagine le monde qu'il pouvait y avoir à cette heure où les employés et les ouvriers sortent de leur travail.

Deux agents écartant la foule vinrent presque aussitôt se rendre compte du motif de ce rassemblement. A ce moment Jacquot ouvrit les yeux; il vit le môme Marmouset penché sur lui. Il eut la force de lui dire :

— Môme ! ne l'ouvre pas... j'veux pas... et il s'évanouit de nouveau.

Les agents transportèrent Jacquot dans une pharmacie prochaine d'où, un peu plus tard, il fut emmené à l'hôpital sans avoir repris connaissance.

Marmouset machinalement suivit les agents. L'un d'eux lui demanda :

— Vous qui étiez avec lui, racontez-nous ce qui s'est passé. Marmouset hésita puis répondit :

— Nous étions tranquillement à la

terrasse, là... quand un type est venu; il l'a brûlé et s'est débiné.

Il se tut ayant peur d'en avoir déjà trop dit. Cependant l'agent s'assurait de sa personne, lui donnait l'ordre de le suivre chez le commissaire.

On lui fit subir un interrogatoire en règle et quand le commissaire lui posa la même question que lui avait déjà posée l'agent : — « Qu'est-ce qui s'est passé ? Vous connaissez sûrement l'homme qui a tiré sur votre ami ? » — Marmouset se sentit ébranlé. Il allait tout raconter et faire arrêter Bébert ! Mais il revit Jacquot, livide, lui passant, malgré sa grande faiblesse, ce mot d'ordre :

— Môme.., ne l'ouvre pas... j'veux pas.

— Non, monsieur, répondit-il alors, je ne le connais pas. On était là, tranquilles quand tout à coup un homme a tiré sur lui... Qui c'est ? je ne sais pas !

Et il se renferma dans un mutisme obstiné que le magistrat ne put vaincre.

Une demi-heure plus tard Marmouset sortit du commissariat. Il était hébété. Il

se dirigea inconsciemment vers l'hôpital, rôda dans le quartier, puis revint vers l'hôpital, essaya d'y pénétrer mais fut mis à la porte par le concierge qui, brutalement lui fit remarquer que la visite n'était que le surlendemain.

Il se retrouva dans la rue, ne s'aperçut même pas qu'il pleuvait à verse. Tout à coup il se mit à courir de toutes ses forces, suivit le Boulevard Magenta. Il se dirigeait vers la Bastille avec l'idée de retrouver René au plus vite pour être moins seul. Il était complètement désemparé.

Le surlendemain, jeudi, Marmouset se présenta au bureau de renseignements de l'hôpital afin de savoir dans quelle salle était soigné son ami. Mais l'état du blessé ne permettait jusqu'à présent aucune visite. On redoutait toujours une complication qui pourrait l'emporter. Le petit fut cruellement déçu. Il avait un gros chagrin de ne pouvoir approcher son vieux Jacquot.

Le dimanche suivant il ne put pas davantage parvenir à le voir. Une inquiétude épouvantable le torturait à la pensée qu'il ne reverrait peut-être plus son poteau. Enfin, quelques jours plus tard il bondit de joie quand, au bureau, on lui indiqua un nom de salle et un numéro de lit :

— Service de chirurgie, salle Bonnet, lit 12.

Mais Marmouset n'écoutait plus. Il partit d'un trait, suivit la première allée

qui se trouva devant lui, tomba sur un pavillon dont toutes les portes étaient fermées, revint sur ses pas, se perdit et se décida finalement à demander à un infirmier qu'il croisait dans la cour où était la salle Bonnet.

Il grimpa l'escalier quatre à quatre et, essoufflé, se trouva tout à coup dans une immense salle claire, aux hautes fenêtres, aux lits symétriquement alignés. Le silence régnait, coupé seulement par le chuchotement des malades.

Le môme Marmouset fut tout d'abord intimidé : l'attention des lits se portait sur lui. Cependant, parmi tous ces visages tirés par la souffrance il cherchait à reconnaître Jacquot. Il ne se rappelait pas le numéro du lit. Il hésita puis s'avança vers un malade et lui demanda :

— Vous n'connaissez pas un nouveau qu'on a amené il y a une quinzaine à peu près ? Blessé à la poitrine !

L'interpellé sembla chercher, puis répondit :

— Je crois que j'vois ce que c'est. Ça doit être le type qu'ils ont amené il y a

deux jours d'une autre salle. Trois coups de pétard. Il a failli callancher; là-bas dans le coin, au 12.

Marmouset remercia et s'avança vers le lit désigné.

Jacquot, étendu sur le dos, les yeux mi-clos semblait somnoler. On pouvait voir ce qu'il avait dû souffrir sur sa figure pâle et creusée. Sa respiration saccadée laissait supposer une grande gêne.

Quand il aperçut au pied de son lit le môme Marmouset qui, immobile, le regardait, Jacquot eut un triste sourire et d'une voix faible lui dit :

— Te v'là, petit... j' suis content... Approche-toi au moins !

Marmouset serra la main de son ami et lui demanda :

— Et bien, mon pauvre vieux, comment qu' tu t' sens ?

— Ça va un peu mieux... mais ça me brûle là-dedans. J' sais pas c' qu'ils m'ont foutu !

— C' qu'ils t'ont foutu, bougonna Marmouset; probable que sans les toubibs t'étais rôti, y a pas d'émotion.

Jacquot eut un geste vague qui pouvait signifier : « — Qu'est-ce que tu veux y faire ? — »

Mais Marmouset avait son idée, il s'approcha tout près de son ami.

— Voyons, mon vieux Jacquot, ça ne peut pas aller comme ça. Je pense que tu vas faire poisser c' te saloperie de Bébert. Pendant qu' t'es là, dans le pageot avec la godiche, lui, il se baguenaude.

— J' veux rien faire poisser du tout, dit Jacquot sans plus d'explication.

— T'as tort, insista Marmouset; après un coup dur pareil moi j' le ferai faire. Y a pas d'erreur c'est un salaud.

— J' te dis que j' veux pas le donner, dit Jacquot qui commençait à s'agiter, tu finis par me courir avec ça. C'est pas toi qui me fera changer d'idée, j' suppose ! Y en a des plus marles que tes cols qui m'ont cuisiné depuis quinze jours et je leur ai dit que dalle ! Et puis en v' là marre avec ça !

— Et bien, puisque c'est ça, répliqua Marmouset, moi j' vais le faire pingler. J' voulais rien faire sans te voir; mais

t'avoueras qu'il se foutrait de notre gueule d'être bien tranquille quand toi t'es là à moitié crôni. En sortant d'ici je filoche au quart et je bonnis tout !

Jacquot visiblement fatigué par l'effort qu'il venait de faire se souleva quand même. L'intention qu'avait Marmouset de dénoncer Bébert le rendait furieux.

— J' te défends, t'entends, j' te défends ; j' veux pas le donner.

Puis soudain il se renversa sur l'oreiller et un filet de sang coula à la commissure des lèvres. Affolé, Marmouset appela.

Une infirmière accourut qui commença par attraper Marmouset quand elle vit que son malade était évanoui. L'interne, un gros jeune homme blond à l'air important arriva à son tour.

— Qu'est-ce que vous lui avez donc fait pour le mettre dans un état pareil ?

Le gosse se défendit.

— Moi ? j'y ai rien fait du tout.

L'interne ne crut pas devoir prendre de ménagements.

— En tous cas il faut vous en aller, et tout de suite !

Mais Marmouset après avoir eu tant de mal à approcher Jacquot ne se sentait pas disposé à l'abandonner aussi facilement. Il s'installa bien près du lit et, hargneux, têtu, il déclara :

— Non, j' m'en irai pas !

Devant une telle attitude l'interne envoya chercher un infirmier et le pria d'expulser cet individu. Un grand et solide gaillard prit le gosse par un bras et l'engagea à s'en aller, mais voyant la résistance qu'offrait Marmouset, il le prit par les épaules et le sortit brutalement.

Le môme Marmouset se trouva dehors sans trop savoir comment.

Il se prit à réfléchir.

— Après tout, pensait il, il est bien libre de laisser courir le Bébert si c'est son idée. J'ai tout de la noix de le faire mettre dans des états pareils... Il ne veut pas le donner... et bien qu'il le garde !

DEUXIÈME PARTIE

LES AMOURS DE MARMOUSET

CHAPITRE PREMIER



MARINETTE

Il était 8 h. 1/2 et Marmouset, en arpentant le boulevard Beaumarchais, se pressait pour être exact au rendez-vous que lui avait fixé Jacquot. Il se rendait rue Jean-Beausire au « Lion tranquille ». Quoiqu'il ne fût pas tard, il faisait déjà noir et une pluie fine commençait à tomber.

— Saleté de temps, grommelait-il.

Au coin de la rue des Tournelles, dans une ombre qui marchait devant lui, il crut reconnaître René. Il siffla la première phrase de la chanson :

Pour être un brave mousquetaire...

C'était leur signe d'appel.

L'ombre s'arrêta, se retourna : c'était bien René.

— Lonbé loirse, lacé lave ?

— Louivé et loite ?

— Lacé lave, lacé lave...

Ils se serrèrent la main et continuèrent leur route ensemble.

Tous deux aimaient employer cet argot parce qu'ils imaginaient qu'en le parlant personne ne pouvait entraver.

Quelques instants plus tard ils croisèrent deux femmes qui semblaient très absorbées dans leur conversation.

— Elle a des beaux châsses la petite, observa à haute voix Marmouset qui d'ailleurs n'avait rien remarqué du tout et avait dit cela histoire d'envoyer un vanne.

Mais le vanne rendait !

Une voix jeune répondit :

— Tu trouves ? tu les as seulement pas vus.

— Avec ça ! affirma le môme Marmouset qui s'était arrêté et qui revenait sur ses pas suivi de René. Ils arrivèrent près des deux femmes qui riaient. Mais là Marmouset ne sut plus quoi dire. Il se trouvait tout à coup intimidé.

René lui sauva la mise en ouvrant la conversation :

— Bonsoir, mesdemoiselles, vous avez l'air d'être bien pressées ?

Des rires lui répondirent : la glace était brisée.

— Où qu'cest que vous allez comme ça ? demanda le môme Marmouset qui s'était approché de la plus petite.

— On va faire une course à la République.

— Vous nous emmenez? demanda-t-il avec aplomb.

— Si vous voulez !

Ils ne pouvaient plus reculer et sans autres façons Marmouset empoigna le bras de la petite qui ne se défendit pas du tout. Quant à René qui ne voulait pas risquer de rencontrer Louisette dans ces conditions, il se contenta pour l'instant de marcher à côté de l'autre.

— C'est cependant vrai que t'as des beaux châsses, disait Marmouset; j'avais dit ça au flan, mais c'est pas du boniment !

Elle fut désappointée qu'il eut dit ça *au flan* et fit : Ah !

— Comment que tu t'appelles, dis?

— Marinette... et toi?

— Marinette ! c'est gentil tout plein. Moi je m'appelle Marmouset.

— Marmouset ! c'est pas un nom ça...

Il fut vexé et faillit se fâcher. Sa pensée allait à Jacquot : il ne pouvait admettre qu'on ne trouvât pas bien le nom que son ami lui avait donné. Mais il comprit que

ce n'était pas le moment d'être susceptible et il demanda :

— Quel âge que t'as ?

— Dix-sept ans... et toi ?

Il se vieillit.

— Moi j'vais sur dix-huit ; comme on se rencontre, hein ! mon petit ?

Elle riait et montrait de jolies dents blanches. Il se sentit une envie irrésistible de l'embrasser. Il l'attira et l'embrassa sur la bouche malgré qu'elle se défendit un peu

Elle protesta et se dégagea de lui.

— Non mais sans blague, tu vas un peu vite !

— En voilà une affaire dit-il, et croyant l'avoir fâchée il lui reprit le bras en disant :

— Je recommencerai plus.

Arrivés au coin de la place de la République, Marinette décida que l'on devait se quitter. Marmouset fut inquiet et demanda :

— Est-ce qu'on se reverra ?

— Si on veut, répondit-elle vaguement.

— Quand ça ?

La petite réfléchit un instant et répondit, voyant l'air triste du môme Marmouset.

— Eh ! bien, demain soir à 9 heures, au coin de la rue Saint-Antoine et de la Bastille ! Allez, au revoir.

Et toutes deux s'éloignèrent rapidement.

Marmouset leur cria :

— Pas de faux rancart, hein !

Il restait là, planté les regardant partir. René le rappela à la réalité.

— Ben quoi ! tu vas pas prendre racine ?

Ils firent demi-tour pour reprendre le chemin de la Bastille.

— Ça... c'est des bonniches, conclut Marmouset.

— Non... c'est plutôt des boulots, suggéra René.

L'autobus passait, ils sautèrent dedans et arrivèrent cinq minutes plus tard au « Lion tranquille » où ils trouvèrent attablés Jacquot, Violette, Petit-Louis et l'Araignée Louisette n'était pas là. René s'en inquiéta. L'Araignée le renseigna.

— C'est pas vernis, elle vient de se faire embusquer ! « Ils » l'ont faite, il y a à peine une demi-heure.

— Les vaches gronda René. En voilà

encore pour trois jours au moins à passer au travers !

Il était furieux.

Le môme Marmouset qui était installé près de Jacquot lui dit :

— Tu sais, vieux, je viens de faire un levage : quelque chose de gentil... et jeunot !

— Pas possible ! tu te dessales, petit. Raconte-moi voir ça.

Marmouset, tout fier, lui narra la rencontre.

— J'irai avec toi demain voir ce que c'est.

C'était tout ce que désirait le petit.

Le lendemain soir, Jacquot, René et Marmouset étaient attablés depuis un quart d'heure, place de la Bastille, devant un « demi » quand tout à coup Marmouset s'écria :

— Ça y est la voilà, nom de Dieu.

Il était joueux. Jacquot le calma.

— C'est bon, c'est bon, te presse pas, attends un peu. Laisse-la faire le pigeon cinq minutes.

En effet Marinette, seule, arrivait à l'endroit qu'elle avait désigné et regardait de tous côtés pour voir si elle n'apercevait pas son amoureux de la veille.

Quelques instants s'écoulèrent. Jacquot dit enfin à Marmouset :

— Elle commence à trouver le temps long; vas-y; amène-la ici et surtout n'aie pas l'air d'une bélure, hein ?

Marmouset les quitta, traversa la rue et s'avança vers Marinette qui lui tournait le dos. Il lui frappa doucement l'épaule.

— Bonjour mon petit, ça c'est gentil.

Elle eut l'air content en le voyant. C'était une gentille fille, Très petite — plus petite encore que lui — agréable, elle était brune et avait de fort jolis yeux noirs. Elle tendit la main à Marmouset. Mais il dit simplement :

— C'est tout ?

Elle vit un reproche dans les yeux du gosse et s'approcha de lui. Il passa son bras autour de la taille mince de Marinette et la pressant bien fort contre lui l'embrassa goulûment.

Le môme Marmouset était amoureux !

— T'es toute seule, demanda-t-il.

Elle fit oui, de la tête. Il en fut content.

— Si tu veux, ma petite gosse, on va prendre quelque chose en face. J'étais avec des amis.

Elle y consentit et tous deux se dirigèrent vers le bar où Jacquot et René les attendaient.

Elle lui dit seulement :

— On ne va pas rester là ?

— Sois tranquille on va les laisser tomber dans cinq minutes.

Une fois réunis, Marmouset fit les pré-

sentations. Désignant de la main ses amis il dit :

— Mes poteaux...

Puis tenant Marinette par le bras et regardant ses amis :

— Ma petite poule...

Gentiment elle leur tendit la main. Jacquot la regardait curieusement. Il constatait qu'elle était jolie, mais lui, d'ordinaire si perspicace, il ne pouvait assurer si c'était « un boulot » comme le prétendait René ou tout simplement un tapin ! A coup sûr pas une bonniche ! En tout cas, l'occasion était bonne pour son protégé et il en était satisfait.

Sur la demande de Jacquot, Marinette commanda un bock. Ils causèrent de choses banales quelques instants ; le beau temps et la chaleur firent les frais de la conversation.

Un bon moment s'écoula et Marmouset commençait à s'impatienter. Jacquot s'en aperçut.

— Eh bien les amoureux, vous restez avec nous ce soir ? demanda-t-il en riant.

Marmouset se leva et fit signe à Marinette qui en fit autant.

— Salut... à demain.

Et sans plus attendre il entraîna Marinette sans vouloir entendre les blagues que Jacquot lui envoyait.

Les deux gosses contournèrent la place et gagnèrent le boulevard de la Bastille qu'ils suivirent au bord, le long du canal.

Marmouset avait entouré de son bras la taille de Marinette. Ils marchèrent un instant sans parler.

— Ça fait pas longtemps qu'on s'connaît, dit-il tout à coup, mais tu sais ma petite môme jolie, je t'ai déjà à la bonne.

Elle fut heureuse de cet aveu naïf et pour le récompenser lui tendit ses lèvres.

— T'es chez tes vieux ? lui demanda-t-il.

Elle prit un temps avant de lui répondre, semblant hésiter.

— Non, je suis toute seule, je demeure dans le passage Brunoy.

Marmouset parut d'abord contrarié par la nouvelle de cette situation, puis tout à coup joyeux. Elle continuait :

— J'travaille dans une usine rue Jules César.

Il fit simplement : Ah ! comme si cela ne l'intéressait nullement. Tout en causant ils étaient arrivés au pont d'Austerlitz. Ils tournèrent à gauche, s'engagèrent sur le boulevard Diderot et arrivèrent bientôt rue de Châlon à l'endroit où commence le passage Brunoy.

— Ça ne te fait rien que j'aille te reconduire jusqu'à ta porte, demanda Marmouset en embrassant encore une fois Marinette.

Elle ne fit pas de difficulté. Ils marchèrent un moment dans le passage sale, mal pavé et plongé dans l'obscurité la plus profonde. La môme Marmouset grognait en butant dans les pavés.

— C'est rien mal balancé dans c'coin-là!

Vers le milieu du passage, elle s'arrêta devant la porte d'un hôtel dont la devanture était fermée et dit à son campagnon :

— Me voilà arrivée.

Mais Marmouset était pointilleux ce soir-là.

— Tu pourrais dire « nous » v'là arrivés.

Est-ce que tu t'imagines que j'vais m'en retourner comme ça ? Allons ma petite gosse j'm'en ressens pour toi, tu le sais bien...

Il l'attira et l'embrassa brutalement, puis s'approchant de la porte il tendit le bras et sonna. Elle le regardait faire et constata :

— T'as quelque chose comme toupet, toi !

Mais Marmouset ne discutait pas. La porte venait de s'ouvrir. Il attira Marinette dans le couloir et referma la porte sur eux.

— Ben quoi, dit-il, tu ne vas pas faire des chinoiseries.

Son air décidé la fit rire. A son tour elle empoigna la tête du môme Marmouset et l'embrassait partout à petits coups.

— Tu m'plais, tiens, mon petit môme.

Puis elle lui souffla :

— Fais pas de bruit, j'tiens pas à ce que le taulier s'aperçoive qu'il y a quelqu'un avec moi. Il râlerait !

Marmouset se tint coi.

Elle s'avança vers le fond du couloir où

était le bureau de l'hôtel. Elle fit jouer un carreau, prit sa clef qui était accrochée à un tableau éclairé par une veilleuse et annonça son « nom ».

— Vingt-quatre !

Elle revint sur ses pas, prit le môme Marmouset par la main et par l'escalier aux marches usées, aux murs suant l'humidité ils commencèrent l'ascension des quatre étages. Arrivés dans la chambre, Marinette alluma une petite lampe à essence tandis que Marmouset assis sur une chaise regardait autour de lui.

— C'est ridère chez toi, dit-il.

Très petite, carrée, la chambre était sommairement meublée : un lit étroit, deux chaises et, s'il vous plait, une armoire. Dans un coin, surmontée d'une glace, une petite table de bois blanc sur laquelle se trouvait un nécessaire de toilette. Une fenêtre donnait sur le passage. Il y manquait un carreau qui avait été remplacé par du papier d'emballage.

Marinette commençait à se déshabiller. Marmouset la regardait faire, silencieux. Il se leva tout à coup et l'attirant brusque-

ment contre lui, il l'embrassa et la renversa sur le lit.

***

Le lendemain matin, il faisait grand jour quand Marmouset se réveilla; il sembla chercher où il se trouvait. Il vit Marinette, en chemise, occupée à faire chauffer quelque chose sur une petite lampe à alcool.

— Bonjour, ma petite môme, quelle heure qu'il est donc ? demanda-t-il.

Elle vint l'embrasser.

— Bonjour, mon petit homme chéri. J'pense que t'as dormi, oui ! Tu ne te doutes pas qu'il est dix heures et demie.

— Zut alors ! mais j'croyais que tu grattais ? tu vas être en retard...

Elle calma son inquiétude :

— T'en fais pas, j'irai tantôt.

Puis elle posa sur une chaise qui servait de table de nuit un bol rempli de café et se remit au lit. Ils burent tous les deux dans le même bol où ils trempèrent deux croissants que Marinette était descendue chercher alors que Marmouset dormait encore.

— On va se lever, faut que je me débine, dit Marmouset.

— Pourquoi ? t'es pressé ? on attend après toi ?

— Ma foi non, pas plus que ça, répondit-il évasivement.

Malgré cela ils se levèrent bientôt, firent leur toilette et descendirent.

En passant devant la porte de l'hôtel, le patron — le père Bosse — dévisagea Marmouset. Le petit s'en aperçut et dit à sa compagne :

— Il a une drôle de tranche, ton taulier.

— Ah ! oui, c'est un sale pierrot, tu peux être tranquille !

— En tous cas il m'a gâffé de traviolle. Mais faut pas qu'il fasse le méchant parce que je le ferai corriger.

Sa pensée allait encore immédiatement à Jacquot.

Boulevard Diderot il proposa à Marinette de prendre l'apéritif.

— Eh ! bien, lui demanda-t-il tout à coup, on se revoit ? ça te plait-il ? et comme la réponse ne venait pas assez vite à son gré, il décida :

— Je t'attendrai ce soir devant ton usine. A quelle heure que tu sors ?

— A six heures, répondit-elle.

Alors il l'embrassa une dernière fois et s'éloigna rapidement. Il était joyeux... il était « marié »... on ne le prendrait plus pour une nouille !

A six heures, Marmouset attendait rue Jules-César à la sortie de l'usine. Il fut surpris de voir Marinette déboucher du boulevard de la Bastille. Il lui désigna une maison :

— J'croyais que tu sortais par là, dit-il.

Elle répondit, embarrassée :

— J'ai été faire une course et comme tu m'attendais je suis revenue ici.

Marmouset la regarda d'un air soupçonneux mais n'insista pas. Ils partirent bras dessus, bras dessous.

Le lendemain le même manège se renouvela et il n'en fallait pas plus pour que Marmouset soit fixé. Il lui dit simplement :

— Est-ce que tu m'prends pour un nouveau-né ? t'aurais pas pu me le dire que t'en faisais... en fait d'usine ?

— J'ai pas osé, mon petit môme.

Et comme subitement Marmouset avait l'air renfrogné elle lui demanda en l'attirant contre elle :

— T'es fâché ? tu m'en veux ?

Il l'embrassa :

— Penses-tu, t'es pas folle ?

Ce soir-là, ils dînèrent ensemble — ce fut naturellement Marinette qui paya — et rentrèrent de bonne heure se coucher. En passant devant le bureau de l'hôtel, Marmouset rencontra encore le regard inquisiteur du patron. Celui-ci l'apostropha durement :

— Dites-donc, vous, si vous couchez encore ici, faudrait voir à vous faire inscrire. Faut que j'sois en règle, moi.

— C'est bon, c'est bon, répondit le petit. Pas besoin de vous mettre en colère. Donnez-moi une fiche.

Il remplit la fiche de renseignements et rejoignit Marinette.

— Décidément j'ai une gueule qui ne lui revient pas, pensait Marmouset, qui ne comprenait pas pourquoi.

CHAPITRE DEUX

LE PAVÉ

Si le patron de l'hôtel voyait d'un mauvais œil l'installation de Marmouset chez Marinette ce n'était pas sans raison. Marinette était avec deux ou trois autres femmes la source de ses bénéfices. Elles se tenaient constamment dans sa boutique, y recevaient très fréquemment les visites les plus variées et, naturellement, poussaient les clients à la consommation. En outre, le père Bosse ne craignait point de demander le prix fort pour une chambre occupée juste un moment, quoique la location en fut d'autre part déjà payée à la semaine par les femmes.

La présence de ce nouveau locataire ne servait donc pas ses intérêts et il était bien résolu à s'en défaire.

Il y avait trois jours que Marmouset n'avait pas vu ses amis et il décida de ne pas tarder davantage à leur rendre visite. Marinette qui ne tenait pas plus que ça à l'accompagner lui donna rendez-vous.



— Je t'attendrai devant le métro de la Bastille à 9 h. 1/2, lui dit-elle.

Il se rendit au « Lion tranquille ».

Il était huit heures passées. Jacquot et René étaient attablés en compagnie de Violette et de Louisette relâchée le matin même. Quand Marmouset entra dans la salle il fut accueilli par Jacquot.

— Eh ! bien te voilà quand même. Tu y as mis le temps à te rappeler de nous, espèce de salaud.

— On te croyait mort, appuya René.

Marmouset ne répondit pas et serra la main à toute la société. Il commanda une menthe à l'eau, avança une chaise et s'installa à côté de Jacquot qui le dévisagea.

— Eh ! bien t'en as une gueule ! T'as pas dormi depuis que tu nous a quittés, il y a trois jours.

Marmouset le regarda, effaré !

— Quoi ? qu'est-ce que j'ai ?

— Qu'est-ce que tu as ? qu'est-ce que tu as ? Mais mon petit bonhomme t'as une gueule éreintée, pas plus. On ne te voit plus les mirettes. Si c'est c'te gonzesse-là qui t'arrange comme ça, elle va te faire

sécher. T'es déjà épais comme une affiche.

Marmouset se leva et se contempla dans la glace. Certes, il avait les traits un peu fatigués, mais rien de plus : Jacquot exagérait !

— T'y vas fort, lui dit-il.

— Pas du tout, demande à René.

Celui-ci donna son opinion, froidement :

— Dans huit jours t'es occis.

Mais Violette offrant une cigarette au môme Marmouset lui dit :

— T'occupes pas d'eux, profites-en, mon petit. Tu ne vois pas qu'ils veulent te faire marcher ?

— Alors, interrompit Jacquot, ça s'est bien passé ? Raconte-nous ça au moins.

Marmouset raconta ce que l'on sait sans oublier de signaler à son ami le mauvais accueil du patron et son attitude hostile.

— C'est bon, t'en fais pas. S'il te fait des vacheries, t'as qu'à me faire le serre et je vais lui tirer les oreilles.

— Naturellement, prononça René qui était toujours prêt quand il s'agissait de faire la bagarre.

— En tous cas, sanctionna Jacquot, il ne faudra pas t'éterniser avec ce numéro, ça vaut rien à ton âge, môme. Qu'est-ce qu'elle fout ? C'est un tapin, hein ?

— Bien sûr ! qu'est-ce que tu veux que ce soit, répondit Marmouset.

Il resta encore un petit moment puis toujours exact, à 9 h. 25 il se leva pour s'en aller retrouver Marinette.

— Quand te reverra-t-on, demanda Jacquot ? dans un mois ?

Marmouset répondit qu'il reviendrait le lendemain. Il leur serra la main à tous et s'éclipsa.

Les amours du môme Marmouset marchaient au mieux. Il était heureux, pleinement satisfait.

Souvent l'après-midi, ils prenaient le train à la Bastille et allaient vadrouiller aux bords de la Marne. Parfois ils dînaient par là et ne rentraient à Paris que tard dans la nuit. Tous les soirs ils dînaient ensemble et finissaient bien souvent la soirée dans un concert quelconque. Le môme Marmouset ne manquait de rien. Toutes ses dépenses étaient, bien entendu, réglées par Marinette puisqu'il était invariablement fauché.

Mais dans ce beau ciel bleu il y avait un nuage ! Si d'une part la vie était belle, d'autre part elle devenait impossible. Certains incidents lui faisaient sentir qu'un jour ou l'autre il serait forcé de quitter l'hôtel du père Bosse. Une fois un cache-col de soie que Marinette lui avait acheté la veille disparut. Une autre fois, son porte-monnaie qu'il avait oublié sur la

table disparut également. Il reconnaissait là la main de l'hôtelier et sans ménagement il lui en fit part. L'autre entra dans une grande fureur et s'emporta jusqu'à mettre son revolver sous le nez de Marmouset quelque peu terrifié.

— Si t'es pas content, lui dit-il, t'as qu'à foutre ton camp. J'ai pas besoin de barbillon ici.

Le petit battit en retraite, mais de tempérament rancunier et vindicatif il se jura bien « de ne pas laisser ça là... ».

Il y avait de nouveau bien encore huit jours qu'il n'avait pas revu ses amis malgré sa promesse. Il décida d'y aller le soir même.

— Ça ne peut pas continuer comme ça, mon petit, disait-il à Marinette, je vais lui faire retourner les pattes.

Elle l'exhortait au calme, redoutant les histoires, mais dans le fond elle était contente. Il la décida à l'accompagner au « Lion tranquille ».

Quand ils y arrivèrent ses amis n'y étaient pas. Le patron leur apprit qu'ils étaient tous au « Petit Balcon ». Ils s'y rendirent immédiatement.

En entrant dans la salle de danse Marmouset avisa Jacquot et René installés à une table. Les autres guinchaient.

Jacquot en voyant Marmouset sentit tout de suite que quelque chose n'allait pas.

— Te voilà, lui dit-il. Décidément, tu nous laisse bien tomber ! T'en fais une

terrine, qu'est-ce qu'il y a?... Ton taulier?

— Oui, répondit le petit, c'est plus tenable; il faut que tu t'en occupes, Jacquot.

— Allons, on va aller lui dire bonjour. Tu viens, René?

— Dame, répondit simplement l'autre.

Ils se levèrent mais ne voulèrent pas emmener Marinette dans leur expédition. Une danse finissait; René fit signe à Louisette qui s'approcha. Il lui présenta Marinette.

— Tiens, voilà la femme à Marmouset; reste avec elle, nous allons faire une course. Dans une heure on sera là.

Puis tous trois s'en allèrent suivis de Petit-Louis qui n'avait demandé aucune explication.

Tout en se dirigeant vers la gare de Lyon, René demandait à Jacquot :

— Qu'est ce que tu comptes faire?

— Mais lui filer une correction à ce chinois-là; pas plus!

René plus calme et plus froid réfléchissait.

— Faut tout de même pas s'en faire mettre un coup. Il doit avoir un pétard.

— Probable, dit le môme Marmouset, il me l'a mis sous le blair l'autre jour.

— Alors c'est pas franc.

Puis soudain :

— Ah ! j'ai une combine...

Il s'approcha de Jacquot à qui il donna son idée. Elle était sans doute bonne car Jacquot rigola de bon cœur.

— Oui, ça sera bien plus marrant.

Arrivés au coin de la rue de Châlon où la voie était en réparation, Jacquot se baissa et ramassa un pavé de grès qu'il passa à Marmouset en lui disant :

— Tiens, porte ça un moment, je te le prendrai tout à l'heure.

Le petit ne comprit pas cette fantaisie mais à l'air très sérieux de son ami, il vit que ce n'était pas pour se payer sa tête. Il prit le pavé et le porta sur son épaule. La rue de Châlon était déserte. Jacquot dit à René :

— Va repérer le coin, on t'attend ici... Quel numéro que c'est ? demanda-t-il à Marmouset.

— Au 8, c'est écrit sur la porte : « Maison Bosse ».

René disparut dans le passage Brunoy pour reparaître peu après débouchant du passage Raguinot.

— Y a que dalle, dit-il, on peut y aller. Tu verras : une vitrine... la porte... une autre vitrine. En face la première, le comptoir... C'est clair comme un tas de boue dans la gueule d'un flic, hein ?

— Bon, dit Jacquot; allez en route... Petit-Louis et toi, moujingue, marchez devant. Toi René reste avec moi, et attention à la manœuvre. On les joue par le passage Raguinot pour ne pas revenir sur nos pas. C'est compris ?

Ils s'engagèrent dans le passage Brunoy toujours plongé dans l'obscurité. Seul l'éclairage de quelques hôtels laissait passer un filet de lumière malgré les rideaux fermés.

— Passe-moi ça, dit Jacquot au petit qui avait, depuis un moment, deviné à quoi était destiné ce qu'il portait.

Il passa le pavé à Jacquot et lui souffla :

— Tiens, c'est la deuxième taule à

gauche... Là, fit-il en tendant la main.

Ils firent encore quelques pas puis Jacquot se plaça sur le trottoir étroit juste en face de l'hôtel, et de toute la force de ses bras terriblement musclés il envoya le pavé dans la vitrine en hurlant :

— Tiens, fumier !

Il y eut un bruit assourdissant de vitres et de bouteilles cassées, puis des cris, puis une galopade effrénée.

Des fenêtres et des portes s'ouvrirent dans le passage, mais personne ne se dérangea, on croyait à une bataille comme il s'en produit souvent. Le café s'était vidé comme par enchantement.

Fenêtres et portes se refermèrent et ce fut de nouveau le silence, troublé seulement par les imprécations du père Bosse, légèrement coupé à la joue par des éclats de verre. Quant aux amis ils se sauvaient en courant éperdument : Petit-Louis et Marmouset en tête suivis de près par Jacquot et René.

Le passage Brunoy, à angle droit, aboutit au passage Raguinot. Ils s'y

engagèrent et débouchèrent sur l'avenue Daumesnil.

— Hop, les gars, faut plus courir ici à cause des flics, commanda Jacquot.

Ils traversèrent tranquillement l'avenue, la remontèrent un peu, puis prirent la première rue en face où ils recommencèrent leur course.

René ayant regardé plusieurs fois derrière lui et constaté qu'ils n'étaient pas poursuivis calma leurs craintes.

— C'est plus la peine de s'esquinter, y a personne.

Ils cessèrent de courir. Ils étaient, sauf Marmouset, essoufflés. Tranquillement ils revinrent s'installer au « Petit Balcon » : leur absence avait duré vingt minutes.

Aussitôt Marinette s'inquiéta :

— Alors ? quest-ce que vous avez fait ?

— Oh ! dit René, presque rien ; on y a foutu un pavé dans sa vitrine. Sûrement il y a des dégâts.

Marinette fut effrayée.

— Mais on ne va plus pouvoir y aller maintenant !

Jacquot intervint :

— Je pense bien ; ce serait le bon moyen pour qu'il sache que Marmouset est quelque chose là-dedans. Vous irez vous coucher comme d'habitude.

Ce raisonnement logique frappa Marinette.

— Toi, môme, viens me voir demain soir, dit Jacquot à Marmouset.

A dix heures les deux amoureux quittèrent le « Petit Balcon » et regagnèrent l'hôtel.

Quand ils y arrivèrent le patron aidé de sa femme ramassait les morceaux. Le pavé lancé avec tant de violence avait fait les ravages escomptés par Jacquot. De la vitrine du dehors il ne restait plus que le souvenir. La glace placée derrière le comptoir était dans un piteux état. De nombreuses bouteilles de liqueurs qui se trouvaient sur le comptoir avaient été pulvérisées.

En contemplant ce tableau Marmouset sentait une grande joie. Il savourait sa vengeance. Il prit son air le plus naturel et demanda :

— Ben, c'est joli... il y a eu une bagarre ?

Le patron s'aperçut qu'il avait le sourire. Il le fixa et lui dit, menaçant :

— Ah ! si je savais qui c'est...

— Qui c'est quoi ? demanda Marmouset avec un aplomb imperturbable.

— Tiens voilà ce qu'on a balancé dans la boutique à travers les carreaux, dit-il à Marmouset en lui désignant le pavé qu'il avait placé sur le comptoir.

Le petit faillit éclater de rire. A grand peine il se retint et constata :

— Ça c'est vache !

Et dignement il décrocha du tableau la clef du « 24 » et avec Marinette ils regagnèrent leur chambre.

CHAPITRE TROIS

FRÉDO

Depuis le soir où un malencontreux pavé avait ravagé sa boutique, le père Bosse se montrait beaucoup moins arrogant. Il s'était bien gardé de faire connaître à la police l'attentat dont il avait été victime car il ne désirait guère qu'elle se mêlat de ses affaires. Pratique et de bon sens, il s'était tenu tranquille.

Mais il n'avait pas été entièrement dupe! Il avait flairé que Marmouset était quelque chose dans l'affaire, mais il pensait bien qu'il n'avait pas agi lui-même ou tout au moins qu'il n'avait pas agi seul. L'air narquois du petit, chaque fois qu'il le rencontrait, lui faisait supposer bien des choses et sa rancune appuyait sa conviction. En tous cas, il n'en laissait rien paraître, imaginant derrière le môme une tierce décidée. Il sentait qu'il n'aurait pas le dernier mot et qu'il perdrait certainement à vivre en mauvaise intelligence avec des gens de cette espèce. Il les connaissait trop pour s'obstiner, et se bornant à considérer l'incident comme un avertisse-

ment prit le parti de laisser Marmouset tranquillement installé chez Marinette.

Depuis trois mois, heureux et tranquille, le gosse se laissait vivre. Aucun événement fâcheux n'avait plus venu troublé sa quiétude et il ne désirait qu'une chose : que l'existence continuât ainsi.

Leur vie était arrangée. Marinette « sortait » non plus l'après-midi, mais seulement le soir. Ainsi l'avait voulu Marmouset. Elle ne faisait plus que de rares apparitions dans la boutique du père Bosse qui s'habituait à cet abandon. Quant à lui, il ne voyait presque plus ses amis. Déjà même il s'était attiré des reproches de Jacquot qui était venu le dénicher un jour et lui avait dit :

— Alors quoi ! c'est fini ? tu nous déposes complètement ?

Marmouset avait bien vu son mécontentement.

— Ne te fâche pas, mon vieux Jacquot, avait-il répondu, tu sais bien que je ne vous laisserai pas choir. Mais que veux-tu ? j'ai de l'occupation.

— C'est pas une raison pour ne plus venir du tout. Ta gonzesse t'en empêche ? J'parie que tu en as les foies !

Marmouset que cette allusion blessa dans sa dignité promit à Jacquot d'aller retrouver les copains de temps en temps, le soir, puisque « sa femme sortait ».

— Et puis, je te l'ai déjà dit moujingue, avait conclu Jacquot, il ne va pas falloir t'emmouscailler dix ans avec ce poulet-là. Voilà trois mois que tu fredonnes dans l'coin. Il y en a flac !

Marmouset avait bien envie d'envoyer promener son ami, mais il n'osait.

***

Or, un soir vers huit heures, Marmouset rentrait seul. En prenant sa clef, il aperçut sur la petite table qui se trouvait à côté du tableau, une lettre adressée à Marinette. Il la prit, et arrivé dans la chambre s'empressa de l'ouvrir. Il fut bien surpris quand il en vit l'en tête :

Prison centrale de X, le 8 *octobre* 19...

il le fut davantage à la lecture des premiers mots :

Ma petite femme chérie,

Il en resta tout interdit.

— Qu'est-ce que c'est que cette salade-là ? se demandait-il.

Doutant, il regarda de nouveau l'adresse. Pas d'erreur: elle était bien pour Marinette.

— Il ne manquait plus que ça ! remarqua-t-il tout haut ; ça allait trop bien.

Il restait là, planté, la lettre dans la main, se demandant s'il ne rêvait pas.

Il se reprit et la parcourut rapidement :

« Je t'ai écrit une lettre il y a quinze jours et tu ne m'as pas encore répondu. Je me demande bien ce qui peut se passer là-bàs ! En tous cas méfie-toi, car tu me connais assez pour savoir que je ne suis pas décidé à laisser la place à un autre. Ça serait tant pis, et pour toi et pour celui qui aurait le malheur de se mettre devant moi..

Cela continuait sur ce ton plein de sous-entendus menaçants durant deux grandes pages et le môme Marmouset fut quelque peu atterré quand, pour finir, il lut :

« Si tu as reçu ma derrière lettre, tu dois

savoir, ma jolie, que je sors de cet enfer le 18 et que j'aurais la joie d'être près de toi le lendemain. Viens me chercher à la gare de l'Est au train de trois heures ».

Dans la signature embrouillée il crut déchiffrer : Frédo.

— Nom de Dieu, en voilà une averse, se dit Marmouset inquiété par ce prochain événement.

Jamais Marinette ne lui avait dit qu'elle était « mariée ». Il ne le lui avait d'ailleurs pas demandé. Mais il lui en voulait tout à coup de lui avoir laissé ingorer sa situation et il sentait de la rancœur monter en lui. Il était comme étourdi. Incapable de réfléchir à la façon dont il pourrait sortir de là, il entrevoyait toutes sortes de catastrophes. Il imaginait ce Frédo — il n'aurait su dire pourquoi — grand, fort, une vraie terreur. Il le voyait, poussé par la vengeance, s'acharner sur lui avec bestialité et peu aguerri encore aux dangers de la carrière, il sentait la peur le saisir. Il se secoua :

— Allons faut pas que j'sois comme un bébé de quinze jours ! ça n'avancera à rien.

Il rangea soigneusement la lettre dans sa poche et ressortit aussitôt. Il n'en connaissait qu'un qui pût lui donner d'utiles conseils : c'était Jacquot ! Immédiatement donc, il se rendit au « Lion tranquille ».

Quand il y entra il vit dans un coin Jacquot et René engagés à fond dans une partie de belotte. Ils étaient seuls. Marmouset s'approcha, leur serra la main en leur disant simplement : — Salut ; puis il resta silencieux à les regarder jouer. Jacquot lui demanda :

— Alors ça va ?

Pour toute réponse le môme Marmouset sortit de sa poche la lettre et la tendit à son ami en lui disant :

— Tiens, jette un châsse sur cette bafouille.

Sans comprendre où voulait en venir Marmouset, Jacquot se mit à la lire et René qui s'était levé, appuyé sur son épaule en faisait autant. Quand il eut terminé sa lecture qu'il avait d'ailleurs recommencée deux fois ; Jacquot demanda étonné :

— Qu'est-ce que c'est ce machin-là ? A quoi que ça ressemble ?

Alors Marmouset lui tendit l'enveloppe. Jacquot comprit et se mit à rire, d'autant plus amusé qu'il voyait la consternation de Marmouset.

— Pour être marrant, ça c'est marrant on ne peut pas dire le contraire, hein René, qu'en penses-tu ?

— Je pense simplement que Marmouset va se faire sonner par l'ancien coquin de Marinette, dit tranquillement René.

— Ça se pourrait, dit Marmouset tout sombre, et que la perspective envisagée par René ne parvenait pas à égayer. Je me demande où j'ai mis mes pieds !

— En tout cas, intervint Jacquot ironique, faut pas te plaindre ; Marinette t'a pris comme doublard pendant l'absence de son homme, c'est déjà quelque chose !

— Et puis, gouailla René, maintenant t'as droit au coup de rallonge dans les reins, c'est quelque chose aussi je suppose!

Mais Marmouset devant les sarcasmes de ses amis protesta :

— Je suis pas venu vous trouver pour

que vous me mettiez en boîte. Si c'est rien que pour charrier je me casse...

Puis il ajouta :

— C'est tout ce que vous trouvez ?

— Ne te fais donc pas de bile, dit Jacquot, on va s'occuper de ça, hein René ?

— Naturellement ! répondit simplement celui-ci, ça se demande pas.

Un moment passa. Tous trois se taisaient. Marmouset voyant Jacquot réfléchir ne voulait pas le troubler par des questions qui pourraient gâter ses bonnes dispositions.

— Voyons ! dit tout à coup Jacquot, est-ce que t'as déchiré l'enveloppe ?

— Non, j'ai pu la décoller. La voilà.

— Ça va ! On va remettre la babille dedans, recoller l'enveloppe comme il faut et tu la reposeras ce soir-même où tu l'as prise pour que Marinette la trouve !

— Non mais t'es pas louf ? sursauta Marmouset.

— Non, j'suis pas louf. Tu vas faire ce que je te dis ou tu te démerderas tout seul.

Cet ultimatum enleva au petit toute velléité de résistance.

— Et non seulement tu vas faire ça, continua Jacquot, mais encore il ne faudra pas que tu fasses voir à Marinette que tu sais quelque chose. Il faut qu'elle ne se goure de rien. T'as compris ?

— Pas très bien, répliqua Marmouset, qui ne saisissait pas où son ami voulait en venir.

René qui devinait plus vite les intentions de Jacquot se contentait de sourire.

— Enfin, dit Marmouset, tu pourrais tout de même bien me dire ce que t'as décidé. J'y comprends que dalle dans tout ça !

— C'est bien simple. Marinette va avoir la bafouille. Si elle veut laisser tomber ce mec-là, elle ne se dérangera pas : alors il n'y aura pas à s'en faire, il faudra attendre les événements. Si elle s'en ressent encore pour sa poire, elle ira le chercher à la gare, c'est couru. Dans ce cas-là, nous irons le chercher aussi... pas plus !

Jacquot et René éclatèrent de rire en voyant l'air effaré du petit.

— Allez, hop, trancha Jacquot, débine-toi et fais ce que je t'ai dit...

Marmouset se leva et serra la main de ses amis.

— Et surtout, lui recommanda encore Jacquot, ne fais pas la gueule à Marinette. Fais attention.

Marmouset s'éloigna et gagna le passage Brunoy furieux contre Marinette, contre ses amis et contre lui-même.

Les huit jours qui suivirent parurent un siècle à Marmouset. Il suivait scrupuleusement les conseils de Jacquot, mais par moments il devait faire des efforts inouïs pour ne pas sauter à la gorge de Marinette ou tout au moins pour ne pas lui infliger une bonne dégelée. D'autre part, il croyait remarquer que depuis la lettre elle n'était plus la même. Elle semblait préocupée. Parfois, elle saisissait la tête de Marmouset et l'embrassait frénétiquement, c'est alors qu'il se retenait pour ne point l'étrangler !

Chaque soir il allait voir ses amis. La même question de Jacquot l'accueillait :

— Rien de neuf ?

Et comme le petit répondait non, il disait avec un air satisfait qui le rassurait un peu :

— Ça va, ça va...

Le 18 octobre au soir, Marmouset pénétra, vers 9 heures dans la salle du

« Lion tranquille ». Il était soucieux. Jacquot et René étaient là comme d'habitude. Marmouset vint à eux et dit gravement :

— Alors Jacquot, c'est demain qu'il débarque l'autre fouillis.

— Oui, répondit Jacquot, j'y ai pensé. Toujours rien de nouveau ?

— Toujours rien !

— Que veux-tu ? moujingue, on ne peut rien décider pour le moment. Faut savoir ce que Marinette va faire. Voilà comment on va s'arranger : nous deux René on va se tenir ici demain à partir de 2 heures. Si tu t'aperçois que Marinette veut te quitter pour une raison quelconque, n'aie l'air de rien et laisse-là se criquer. Naturellement saute nous rancarder aussitôt. T'as saisi ?

— C'est pas difficile.

— Maintenant, si ça se passe autrement tu sais toujours où je suis en cas de besoin, hein ?

Le môme Marmouset serra énergiquement la main de son ami.

— Merci, mon vieux Jacquot.

— Il n'y a plus qu'à faire un frottin . our nous changer les idées, proposa René

qui avait une prédilection marquée pour ce jeu.

Ils passèrent dans une autre salle au milieu de laquelle était un billard dont le tapis crasseux avait subi des raccommodages multiples et la partie commença.

Le lendemain après le déjeûner, Marinette de l'air le plus naturel déclara à Marmouset :

— Tu sais, mon petit môme, j'ai rancart avec un client tout ce qu'il y a de sérieux. C'est au moins du deux cigues ! Faut pas le louper hein, qu'est-ce que t'en penses, mon petit homme ?

Comme il savait à quoi s'en tenir, cette hypocrisie le révolta. Il répondit durement :

— Si t'es pressée, débine-toi, qu'est-ce que t'attends ?

Soudain méfiante, elle le regarda étonnée, mais il s'était resaisi et c'est d'un air plus doux qu'il continua :

— Mais ma petite poule, naturellement qu'il faut pas le louper. Faut pas griller une occase pareille. A quelle heure que t'as rancart ?

— A 3 heures, répondit-elle.

Il regarda la pendule du restaurant qui marquait 2 h. 1/4 et constata :

— T'as encore le temps.

Un moment se passa, puis Marinette ayant réglé l'addition, ils sortirent. Ils marchèrent ensemble quelques pas, puis elle s'arrêta.

— On va se quitter là, c'est pas utile que mon client me voie avec toi.

Il se laissa embrasser, froid, et ne songeant qu'à joindre au plus vite ses amis. Marinette s'engagea dans la rue de Lyon. Marmouset fit un détour et par un autre chemin gagna à toute vitesse le « Lion tranquille » où il entra comme une trombe. En le voyant Jacquot se leva.

— Elle est partie à la gare ?

— Elle me l'a pas dit, mais il y a des chances, répondit Marmouset. En tous cas elle les as mis.

— Je m'en gourais, c'était forcé, déclara René qui s'était levé aussi.

— Allez en route, dit Jacquot faut pas bâiller ici une plombe.

Ils sortirent et place de la Bastille hélèrent un taxi.

— Gare de l'Est, ordonna Jacquot. On est pressé.

Dix minutes après ils étaient arrivés et ils allèrent aussitôt se dissimuler dans un coin du hall d'arrivée.

— Y a pas d'émotion, dit Jacquot, si elle vient, on la verra; elle est forcée de passer là.

Un bon moment s'écoula et les trois amis commençaient à redouter d'avoir fait une fausse manœuvre quand tout à coup Marmouset s'écria :

— Ça y est, la v'là, planquez-vous !

En effet, Marinette d'un pas pressé, traversait le hall et se dirigeait vers l'arrivée.

— On la tient, murmura Jacquot; à quelle heure qu'il arrive le dur.

— A 3 heures, répondit Marmouset.

Jacquot jeta un regard sur l'horloge. Il était 3 heures moins 5.

Avec un peu de retard l'express de 3 heures arriva au milieu du vacarme habituel. Un flot de voyageurs déferla vers les portillons de sortie. Les trois amis regardaient avec attention pour ne pas laisser passer Marinette. Soudain, parmi la foule, ils la distinguèrent qui marchait à côté d'un

homme. Pas de doute, c'était le fameux Frédo. Il n'était pas ce qu'avait imaginé Marmouset. De taille moyenne, mince, plutôt agréable, on voyait tout de suite à son allure équivoque que c'était un « mec à la noix ».

Le trio les laissa passer, les suivit, mais Jacquot fut déçu et furieux en les voyant s'engouffer dans le métro.

— Nom de Dieu, s'écria-t-il, nous sommes faisandés. Tant pis, faut les filocher.

René se faufila et prit trois billets pendant que ses amis surveillaient le couple. Ils montèrent dans la même voiture en ayant soin de se placer à l'autre extrémité et le train démarra aussitôt.

Marmouset apercevait Marinette. Elle discutait vivement avec son compagnon, mais la conversation ne finit pas trop mal car tout à coup Jacquot et Marmouset aperçurent Frédo qui se penchait vers Marinette et qui l'embrassait longuement.

Marmouset changea de couleur; son sang ne fit qu'un tour !

Jacquot jugea le moment favorable pour

intervenir en dépit de l'endroit où on se trouvait.

— Tu vois que t'es bien bluffé, môme, dit-il à Marmouset; c'est le moment de laisser tomber ça. Va lui foutre ta main sur la gueule. T'occupes pas du gner.

Marmouset dans une rage folle ne discuta point. Il se fraya un passage dans la foule. Suivi de ses amis il arriva près de Marinette sans qu'elle l'eut aperçu. Sans un mot il l'attira violemment par son corsage et lui envoya une gifle qui la fit chanceler. Elle fut atterrée en le reconnaissant.

Frédo, cependant, ne perdait pas de temps. Aussitôt l'attaque il sauta à la gorge de Marmouset qui vint s'écrouler dans les jambes d'un voyageur affolé. Mais René veillait : saisissant un pied de Frédo et le tirant de toutes ses forces il le fit tomber et le traîna alors sur le ventre, ce qui dégagea Marmouset aux trois quarts étouffé. Frédo, écumant de rage se releva en une seconde. Il porta vivement la main à sa poche, mais ne la sortit pas : Jacquot écartant tout le monde le happait par le cou et le serrait

fortement; puis d'un violent coup de genou dans l'abdomen il l'envoyait rouler par terre sans connaissance.

Pour Marmouset, remis d'aplomb, il se retournait haineux vers Marinette qui s'était refugiée dans un coin et bégayait terrorisée :

— Mon petit môme, mon petit môme...

— J'vas t'en foutre du petit môme. Tiens ! paillasson.

Et d'une seconde gifle il lui envoya la tête contre la vitre.

Cette scène qui avait ahuri et terrifié les voyageurs du métro n'avait duré que quelques secondes. A peine prenait-elle fin que le train entrait en gare et stoppait. Malgré les cris des voyageurs et des employés accourus nos amis se frayèrent un chemin avec force bourrades et ils disparurent à toute vitesse, abandonnant Marinette verte de frayeur et Frédo toujours évanoui dans son coin.

CHAPITRE QUATRE

LA VENGEANCE DE MARMOUSET

Un soir de la semaine suivante, Marmouset entra au « Lion tranquille ». Jacquot et René y étaient avec Violette et Louisette. Il leur serra la main à tous en disant avec étonnement aux femmes :

— Pas encore décarrées ? Vous faites donc grève, ce soir ?

Louisette regarda l'heure.

— C'est vrai, dit-elle, il est déjà tard. J'ai pas beaucoup le cœur à descendre ce soir. Et toi, Violette ?

— Moi, pas plus que ça non plus.

Elles se levèrent cependant un instant après et ayant longuement embrassé leurs petits hommes se disposèrent à sortir.

A la porte elles se retournèrent, firent un signe amical aux trois amis qui leur crièrent presque ensemble et du ton dont on fait un vœu.

— Merde ! !

En s'exprimant ainsi il se conformait à une vieille coutume qui a, paraît-il, le don de porter chance aux dames. Elles

purent donc espérer qu'elles ne passeraient pas, ce soir-là, au travers.

Assis à côté de René, Marmouset grillant une cigarette réfléchissait à tout ce qui s'était passé depuis quelque temps. Il n'était pas tout à fait satisfait de l'issue de son aventure avec Marinette : l'affront qu'il avait subi n'avait pas été suffisamment vengé ! Peut-être entrait-il un peu de jalousie dans ce sentiment.

Certes, il ne songeait pas à infliger à Marinette une autre correction, mais il aurait voulu que sa vengeance ait un résultat durable. Il ne savait d'ailleurs pas lequel, ni comment il pourrait s'y prendre pour l'obtenir.

Plongé dans ses pensées il se baissa tout à coup pour ramasser quelque chose à terre. Ce mouvement amena une telle grimace sur sa figure que Jacquot s'en aperçut et lui demanda ironiquement :

— Est-ce que t'as encore mal au cou, que tu fais une gueule pareille ?

— Oui, répondit Marmouset, en remuant avec précaution la tête de tous côtés, ça me gêne encore un peu. Y m'a serré

fort, c't'indien-là. Sans René il m'étranglait comme un poulet, la vache !

Ce souvenir raviva davantage la rancune que le petit nourissait contre Marinette, mais il s'abstint d'en rien dire à son grand ami. Jacquot, cependant, lui faisait spontanément une proposition qui aurait pu rentrer dans ses vues :

— Veux-tu qu'on aille lui retourner les pattes, à ce Frédo ? si tu ne trouves pas je l'ai assez cinglé dans le métro.

— Non, dit Marmouset, c'est pas ça que je veux ! Après tout, il ne m'a rien fait, ce mec-là ; c'est elle qui m'a charrié !

— Alors quoi ? demanda Jacquot.

Marmouset resta silencieux, puis haussa les épaules comme pour dire : « je ne sais pas ! »

Il mûrissait un plan qui peu à peu devenait moins vague et dont le résultat devait être à son goût car il se mit à rire bruyamment. René lui demanda :

— Qu'est-ce qui te prend ? t'as une attaque ?

— Rien, rien, répondit-il. J'ai une idée. Je vous la dirai plus tard quand j'y aurai

bien réfléchi. Là-dessus, je vais me pageoter. Bonsoir.

Et il s'en alla.

Le lendemain, comme d'habitude, Marmouset retrouva ses amis au « Lion ». Jacquot et René étaient seuls. Il les aborda l'air joyeux.

— Et ton cou ? demanda Jacquot en rigolant.

— Ça va beaucoup mieux, répondit le petit.

— Alors si ça va mieux, dit René, t'as déjà oublié Marinette ?

— Au contraire, j'y ai pensé ; j'ai même trouvé une combine pour lui rendre ce qu'elle m'a fait.

— Explique, dit Jacquot laconique.

Marmouset leur parla longuement à voix basse. Ils l'écoutaient attentivement.

— Qu'est-ce que vous en pensez, leur demanda-t-il en finissant.

— On peut toujours essayer, dit René.

Mais Jacquot n'était pas très enthousiaste. Il ne s'opposa cependant pas aux desseins de Marmouset.

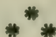
— Allez-y comme ça, dit-il, mais moi

j'peux pas m'en occuper : ils me connaissent tous les deux. Et puis il n'est pas dit que Frédo ne reconnaîtra pas René.

L'objection frappa Marmouset ; cependant il tenait à son idée.

— Tâtons-en toujours !

— Tâtons-en, répondit René, et ils décidèrent de se mettre à l'œuvre dès le lendemain.



Il fallait, avant tout, savoir sûrement si Frédo et Marinette étaient toujours à l'hôtel du père Bosse. René fut chargé de s'en rendre compte.

Après le déjeuner, il vint flâner dans la rue de Châlon, mais il évita le passage Brunoy. Il ne fallait pas que Marinette, qui le connaissait bien, le vit. Il s'installa au cours de l'après-midi dans plusieurs cafés pour surveiller les allées et venues du passage. Mais le soir, n'ayant rien vu, il rentrait bredouille au « Lion tranquille ». Le lendemain, il fut plus heureux. A peine arrivé il vit venir vers lui, sur le même trottoir, celui qu'ils avaient si fort mal-

traité quelques jours plus tôt. Frédo passa près de lui. Leurs regards machinalement se croisèrent et René constata avec satisfaction qu'il n'était pas reconnu.

Il marcha quelques pas, puis se retourna et se mit à suivre de loin le rival de Marmouset qui se dirigeait paisiblement vers la rue de Lyon. Là, il parut hésiter un instant puis, s'étant décidé il s'installa à la terrasse d'un petit café. René qui ne le quittait pas des yeux décida de risquer le tout. Il vint s'installer à la table voisine de Frédo. Il sortit une cigarette, l'alluma lentement et sembla s'intéresser au mouvement de la rue. Frédo n'avait pas fait attention à lui.

René essayait de trouver un moyen pour entrer en conversation avec son voisin quand celui-ci lui en fournit l'occasion ; il venait de rouler une cigarette et n'ayant sans doute pas de quoi l'allumer il se pencha vers René et le tutoyant sans façon lui demanda du feu :

— T'as un peu riff à m' filer ?

Obligeamment René lui tendit sa ciga-

rette et comme l'autre le remerciait il lui répondit :

— Y a pas de quoi ! puis il continua pour amorcer la conversation :

— Y en a du trèple dans c' coin-là ! c' que ça grouille !

— Oui, répondit Frédo, mis en confiance par l'allure de René, ça fait plaisir de revoir ça. Un bail que j'en avais tant vu !

— Ah ! fit René d'un air interrogateur.

— J' viens de m'en enfoncer trois marques à la centrale de Châlons-sur-Marne.

— Un coup dur ? demanda encore René. Puis pour pénétrer davantage la confiance de Frédo, il appela le garçon.

— Remettez-moi ça, dit-il ; et à son compagnon il demanda :

— Et toi ?

— Moi aussi, répondit Frédo... Oui, trois marques, continua celui-ci pour rien du tout quoi, une singerie ! J'avais fauché un sac à main dans le métro ; je me suis fait bondir aussitôt. C'est la deuxième fois que je suis sapé.

René songea que, décidément, le métro ne portait pas chance à son voisin. La conversation se poursuivit et quand ils se quittèrent ils étaient bons amis et avaient rendez-vous pour le lendemain, à la « Chope-Louis » boulevard Richard-Lenoir.

Ils se revirent fréquemment. Avec adresse René s'arrangeait pour faire venir de temps en temps à leurs rendez-vous Louisette accompagnée d'une amie de celle-ci, Rosa, une jeune brunette assez gentille.

Puis au bout de quelques temps ils se virent chaque jour et c'est alors que Marmouset, tenu au courant par René, put constater que son plan n'était pas mauvais. En effet, à se voir si souvent Frédo et Rosa avaient eu rapidement plus que de la sympathie l'un pour l'autre.

Un jour Frédo fit part de ses sentiments à René, devenu son inséparable.

— Dis donc, vieux, elle est gentille cette petite môme-là. Est-ce qu'elle est mariée ?

— Penses-tu, répondit René. Ça serait même une belle affaire pour toi ! Qu'est-ce que t'attends pour te balancer dedans ?

— Tu crois que ça rendrait ? demanda Frédo plein d'espoir.

— J'en suis sûr, dit René. D'ailleurs c'est visible à la façon qu'elle te gâffe ; y a pas à hésiter.

Frédo sembla réfléchir puis confia à son nouvel ami :

— Tout ça, c'est très joli, mais c'est que j' suis en ménage avec une gonzesse depuis pas mal de temps !

René le regarda puis d'un air quelque peu méprisant devant l'embarras de Frédo il lui dit :

— C'est ça qui t'empêche ? t'as qu'à la déposer, c'est bien simple.

Ils se quittèrent ce soir-là, René content de lui et Frédo fort perplexe.

Quelques jours plus tard, Frédo qui avait passé la soirée au concert en compagnie de Rosa ne vint rejoindre Marinette qu'à une heure du matin. Celle-ci rentrée depuis un moment l'attendait.

— Eh ! bien, qu'est-ce que tu fous pour ralléger à une heure pareille ? lui demanda-t-elle sans aucune aménité.

Frédo, déjà mal disposé, fut outré de cet accueil. Toutefois il se contint et lui répondit, bourru :

— Si on te le demande, tu répondras qu' t'en sais rien.

Et s'asseyant sur le bord du lit il se mit en devoir de défaire ses chaussures.

Mais cette réponse ne suffisait pas à la jalousie de Marinette. Elle s'approcha de lui et lui releva la tête.

— Dis-moi d'où qu' tu viens, lui cria-t-elle ; j' parie que t'es en train de me faire des chars.

D'un bond il fut debout .

— Non mais sans blague, gouailla-t-il,

qu'est-ce que c'est que ces manières ? Je vais t'en foutre, attends un peu...

Et la saisissant par un bras il lui administra une paire de giffles retentissantes. Elle tomba sur une chaise en pleurant.

— Et puis, continua Frédo qui saisit l'occasion, j'en ai flac de ta poire. Tu m'as assez vu. Tu peux chercher un autre bonhomme, je me débine...

Et sans plus d'explications il ouvrit la porte et sortit.

Marinette courut vers lui pour le retenir mais déjà il dégringolait les escaliers, se faisait ouvrir et disparaissait dans le passage.

Le lendemain il se mettait en ménage avec Rosa, l'amie de Louisette.

Pendant plusieurs jours, dans l'espoir de voir Marinette, Marmouset vadrouilla dans le quartier où il savait pouvoir la rencontrer.

Un après-midi qu'il traversait le boulevard Diderot il se sentit tirer doucement par la manche. Il se retourna. C'était elle.

— Tiens ! te v'là, fit-il d'un air étonné sans paraître se souvenir d'elle plus que ça.

L'air triste elle lui demanda :

— Tu m'en veux, hein, mon petit môme ?

— Moi ? pas du tout. Pourquoi que j' t'en voudrais ?

Puis tout à coup, il lui demanda brusquement :

— Et avec ton coquin, ça va toujours ? Oui ?

Elle le regarda, puis répondit :

— Non, il y a longtemps qu'on n'est plus ensemble. C'est un saligaud !

Elle prit un temps, puis l'air suppliant, elle continua :

— Si tu voulais, mon petit môme chéri... je te jure que je t'ai à la bonne... Dis ? tu veux ?

Marmouset ricana. Puis l'attirant brutalement contre lui, la figure presque collée contre la sienne, le regard mauvais, il lui dit :

— Non, c'est pas un saligaud. C'est moi qu'ai arrangé tout ça. C'est moi qui l'ai fait marier avec une gonzesse nommée Rosa. Tu peux te renseigner, tu verras si j' te dis pas la vérité. Oui, s'il t'a laissée tomber c'est moi qu'ai arrangé tout ça. C'est tout ce que tu méritais après ce que tu m'as fait... ordure, saleté !

Marinette se recula, effarée. Elle balbutiait :

— C'est toi..... c'est toi.....

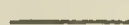
Il se rapprocha d'elle.

— Oui ! et comme souvenir de ma pomme voilà tout ce que je peux te donner ; tiens.....

Et de toutes ses forces il lui cracha en plein visage.

Content de lui, trouvant maintenant sa vengeance complète, le môme Marmouset s'éloigna rapidement, laissant Marinette anéantie.

TROISIÈME PARTIE



LA POISSE

CHAPITRE PREMIER

LE PORTEFEUILLE

Il était très tard quand Jacquot se décida à regagner le « Lion tranquille ». En pénétrant dans la chambre, il fit craquer une allumette, jeta un regard sur le lit et constata que Violette n'était pas encore rentrée. Il alluma la petite lampe à essence, défit son veston, le jeta sur une chaise et s'assit sur le bord du lit en murmurant : « Est ce que ça rendrait mieux ce soir ? ça serait pas malheureux ! »

Il alluma une cigarette et réfléchit.

Depuis quelque temps il était devenu plus irascible que jamais et Violette, plus que quiconque, subissait sa constante mauvaise humeur. Une poisse noire la poursuivait ; elle passait par trop souvent au travers et rentrait presque chaque jour le porte-monnaie désespérément vide. Jacquot ne pouvait comprendre cela et il mettait cette déveine sur le manque de savoir faire de sa femme. Il n'était pas logique avec lui même, car il n'ignorait pas qu'elle était, au contraire, une môme

à la coule et qui savait se « défendre ». Néanmoins il ne décolérait pas.

Sa cigarette presque entièrement consumée lui brûlant les doigts le rappela à la réalité. Il se leva pour en prendre une autre mais ayant buté dans la chaise il envoya un formidable coup de pied dedans ; elle vint culbuter dans la table sur laquelle était posée la cuvette. Celle ci, en tombant, se brisa avec un grand bruit qui l'exaspéra. Il en ramassa quelques morceaux qu'il projeta violemment dans un coin et, soudain calmé, ayant enfin allumé une autre cigarette, il s'allongea sur le lit et les yeux au plafond continua d'examiner la situation. A moitié engourdi il sursauta tout à coup en entendant une clef fouiller la serrure. Violette entra. Elle avait l'air fatigué. Ses yeux allèrent de la chaise renversée aux morceaux brisés de la cuvette puis à Jacquot. Celui ci soulevé à demi, appuyé sur un coude interrogea :

— Alors ?

Elle haussa les épaules et jetant son porte monnaie sur la table dit :

— Rien à chiquer ! Une thune...

Jacquot sauta du lit.

— Une thune... Qu'est ce que tu veux qu'on fasse avec ça ?

Elle lui vit encore les yeux méchants. Elle esseya de l'adoucir.

— Que veux tu, mon petit homme ? J' suis pas vernie. Et encore ! j'ai failli être faite, ça aurait été complet !

Il s'approcha d'elle, les mains dans les poches la regardant fixement.

— Qu'est ce que tu fous ? C'est pas possible que ça dure comme ça ! Qu'est-ce qu'on va bouffer ? des courants d'air ?

Il devenait menaçant; elle eut peur, recula jusqu'au lit. Jacquot était en rage contre la guigne qui s'acharnait sur eux. Comment s'en serait il vengé ? Il happa Violette et de la paume de la main lui applatit le nez. Le sang gicla. Il la lâcha et la repoussa durement.

Violette, à genoux, la tête posée sur le bord du lit se mit à pleurer doucement. Cette attitude ne calma point Jacquot.

— C'est pas des singeries qu'il faut, t'entends ? Faut te démerder ou gare à tes argasses.

Comme elle continuait de pleurer, furieux il la prit par un bras et une jambe et la jeta sur le lit.

— En v'la marre. Tiens ! couche toi ! Tu dois être fatiguée, fouillis, après avoir bossé comme ça !

Elle se retourna vers lui, suppliante :

— Mon Jacquot...

— Ferme ça et ronfle.

Et comme il levait la main elle s'enfouit la tête dans l'oreiller en continuant à sangloter.

Jacquot se déshabillait, soufflait la lampe et un instant après s'endormait en espérant des jours meilleurs.

Pendant les jours suivants Violette parut avoir un peu plus de chance, mais cela ne dura pas. Des scènes qui se terminaient toujours par un désastre pour la pauvre fille devenaient de plùs en plus fréquentes. Excédée par les reproches et les brutalités de Jacquot, elle avait envisagé l'idée de le quitter, de s'enfuir. Mais où aller ? Et puis elle pensait bien qu'il ne serait pas sans la rechercher et s'il la retrouvait qu'il la tuerait certainement. De plus elle se sentait incapable de prendre une telle décision. Elle lui était attachée et il lui semblait que rien ne pouvait plus les séparer.

Une nuit, Violette ne rentra pas. Jacquot l'avait attendue fort tard et il faisait petit jour quand il s'endormit. Il se réveilla vers onze heures : elle n'était pas encore là.

— Nom de Dieu, c'est une vraie colique! elle s'est sûrement fait faire.

Il se retourna, essaya de se rendormir mais il n'y parvint pas.

Un moment passa quand il entendit monter l'escalier en courant et vit entrer Violette toute joyeuse. Elle ôta son chapeau qu'elle lança à toute volée sur la table et elle se précipita vers Jacquot.

— T'as été inquiet, mon petit homme ? lui demanda-t-elle après l'avoir embrassé.

En voyant l'air content de Violette Jacquot flairait une bonne nouvelle. Toutefois il n'en laissa rien paraître et il lui demanda :

— Je te croyais fabriquée. Qu'est ce que t'as foutu pour rentrer maintenant ?

Violette ne répondit pas. Elle fouilla dans son corsage et en sortit un petit portefeuille qu'elle déposa sur le lit. Jacquot étonné le prit et avant de l'ouvrir le retourna plusieurs fois.

— Qu'est ce que c'est que ça ? demanda-t-il.

— Jette un œil, tu verras.

Il se décida à l'ouvrir et il en sortit divers papiers, deux photographies et une liasse de billets. Il y avait là près de 2.000 francs.

Il comprit et regarda Violette qui le suivait des yeux.

Elle expliqua :

— Que veux-tu ? Hier soir j'ai fait un mec pour la nœille... L'occasion... J' pouvais pas laisser ça !

Jacquot ne savait pas s'il devait se réjouir de cette subite fortune. Il resta un moment pensif, puis il se leva, la prit dans ses bras, l'embrassa longuement.

— Tiens ! t'es une bath petite môme.

Violette fut heureuse ; il y avait longtemps que son Jacquot ne l'avait aimée aussi sincèrement.

A moitié assoupis ils sursautèrent tout à coup. On venait de frapper. Jacquot sauta du lit, s'empara du portefeuille dans lequel il avait tout remis et l'enfouit profondément entre le matelas et le sommier. Il alla ouvrir. C'était Marmouset.

— Salut ! ça va-t-il ? dit celui-ci en entrant ! Quoi ! encore au pageot ?

— Bonjour La Marmouse, dit Jacquot ; tu pourrais dire : « c'est moi » quand tu frappes, tu nous fous les foies.

— Les foies ? pourquoi ? demanda Marmouset étonné.

— Pour rien, pour rien s'empressa de répondre Jacquot qui n'avait nullement l'intention de mettre son ami au courant de ce qui venait de se passer.

Marmouset serra la main de Violette et ils causèrent de choses et d'autres pendant un moment.

Comme il était midi, Jacquot lui demanda :

— T'as déjà croûté ?

— Non, répondit Marmouset.

— Eh bien, tu vas venir avec nous ; prépare toi Violette.

Marmouset fut bien surpris de l'invitation de son ami car il savait que depuis quelque temps Jacquot, par force, était moins généreux.

Ils s'en furent chercher René et Louisette et ils allèrent déjeuner dans le faubourg. Ils dînèrent également ensemble et passèrent la soirée au concert. Tout cela fut offert par Jacquot. Le petit n'en revenait pas. Pendant plusieurs jours cela continua et Marmouset s'en montrait enchanté.

CHAPITRE DEUX

LE PORTEFEUILLE

(SUITE)

Un après midi, Jacquot, Violette, René et Marmouset étaient réunis dans la chambre de Jacquot ; ils avaient décidé de ne pas sortir. Marmouset ne s'amusait guère et fatigué d'être immobile allait et venait de la table à la porte. Il avait dit :

— On pourrait bien aller faire un tour, moi j'ai mal au croupion de rester assis comme ça.

Jacquot s'apprêtait d'un mot à calmer son ardeur quand on frappa.

— Tiens ! fit-il, qu'est ce que c'est ? Ouvre, Marmouset.

Le petit tourna la clef et la porte s'ouvrit violemment poussée.

Deux forts gaillards firent irruption dans la pièce au grand ébahissement de René et de Marmouset.

Jacquot et Violette avaient compris et s'étaient levés.

Un des inspecteurs, la main droite enfouie dans la poche de son pantalon où il caressait, probablement, la crosse d'un revolver déclara :

— Pas de rouski, hein ! les gars, sans ça, gare !

Puis s'adressant à Violette effondrée :

— On y a mis le temps pour te décrocher, mon petit, t'aurais pu laisser ton adresse.

Jacquot sentait bien que toute résistance était vaine, mais René et Marmouset se demandaient s'ils ne rêvaient point.

Ironique, l'inspecteur déclarait à son collègue qui gardait la porte impassiblement :

— Qu'est-ce que t'en dis, on vient en ceuillir deux et on en trouve quatre ! Bonne affaire ! Allez en route, les enfants.

Mais Marmouset qui ne comprenait rien à ce qui se passait protestait avec véhémence :

— Non mais sans blague ! En route ! pour aller où ? Qu'est-ce qu'on a fait ?

L'inspecteur ne crut pas utile de le renseigner. Il examinait la pièce et il s'emparait, dans le tiroir de la table de nuit, du portefeuille amené par Violette plusieurs jours auparavant. Jacquot, né-

gligeant toute prudence, ne l'avait pas détruit.

— Tiens, tiens, remarqua-t-il, est-ce que j'aurais mis le doigt dessus du premier coup ?

Et il décida.

— Allons ! descendons et pas de bouzin!

Ils descendirent, un inspecteur en tête, l'autre fermant la marche.

Ils passèrent devant la loge de l'hôtelier qui les regarda en goguenardant. Il était habitué à ce genre de départ.

Dans la rue, ils furent dévisagés par les passants, ce qui gênait fort Marmouset. Honteux, il baissait la tête afin de dissimuler son visage. René, au contraire, toujours aussi calme, semblait indifférent à ce qui se passait et marchait d'un pas aussi assuré que s'il se fut agit d'une promenade.

Quant à Jacquot il semblait nerveux et jetait, fréquemment, autour de lui des regards inquiets. Violette marchait à son côté. Ils ne disaient rien.

Marmouset repensait à une autre fois où il avait déjà vu Jacquot s'en aller entre

deux gardes républicains. Il y avait plusieurs mois de cela quand il y avait eu dispute au Petit-Balcon. Il se rappelait la facilité avec laquelle Jacquot s'était débarrassé des deux gardes qui l'emmenaient. Aujourd'hui, il le regardait marcher devant lui, docile, et il avait l'impression que les choses étaient plus sérieuses.

Cependant, il ne pouvait croire qu'il ne tenterait pas de s'enfuir malgré tout. Il en était capable et Marmouset en avait presque peur. Il en arrivait à désirer d'être déjà arrivé au commissariat.

Quelques instants après, ils y entraient.

Après un interrogatoire sommaire ils furent enfermés isolément chacun dans une cellule. Les protestations de Marmouset n'avaient pas eu le don d'émouvoir le secrétaire de commissaire. Il se morfondait et se demandait si René, plus heureux que lui, avait été relâché.

Dans la matinée du lendemain, après une nuit affreuse, Marmouset entendit la porte de sa cellule s'ouvrir. Un agent l'appela et le conduisit dans un bureau où René était déjà. C'est là qu'il apprit avec

stupeur ce dont étaient accusés Jacquot et Violette. Mais ce qui le stupéfia davantage ce fut d'entendre qu'ils étaient, René et lui, compromis dans cette affaire. Il fut effrayé des suites qu'elle pouvait avoir et quand le sécrétaire leur ayant demandé leur âge eut remarqué d'un air sévère : « Encore deux recrues pour les Bat'd'Af' » il fut complètement affolé.

Dans le courant de l'après-midi ils furent de nouveau extraits de leur cellule et conduits dans le même bureau où ils apprirent que Jacquot les avaient disculpés complètement. Ils en furent quittes pour une verte semonce.

Relâchés, ils se retrouvèrent dehors un peu étourdis. Ils marchèrent un moment sans parler.

Marmouset le premier retrouva l'usage de la parole. Ce fut pour déplorer la situation de Jacquot.

— Le v'là propre avec ça sur les reins, dit-il.

— Oui, dit René, et sûrement qu'il va être fadé.

— Je te demande un peu qu'est-ce qui

lui a pris de s'embarquer dans une combine pareille.

— J'en sais rien, dit René ! Mais avec tout ça, on l'a échappé belle, tu nous vois en taule tous les deux ?

A cette réflexion Marmouset eut un haut le corps.

— Nom de Dieu, c'est pourtant vrai.

Il frissonnait au souvenir de la nuit épouvantable qu'il venait de passer.

— Allons, te frappe pas, recommanda René. On va aller prendre quelque chose, ça nous remettra de nos émotions !

Ils s'installèrent à une terrasse et commandèrent des bocks. Mais Marmouset restait songeur. René le secoua.

— Ben quoi, tu ne vas pas en faire une maladie, je suppose ? Et puis tiens, il me vient une idée. Si on allait faire un petit tour à la cambrouse pour nous changer les idées ! Qu'en dis-tu ?

Cette proposition-là plut à Marmouset et il l'accepta sur le champ. Ils décidèrent de partir dès de lendemain matin.

CHAPITRE TROIS



RAIZEUX

En débarquant à la gare d'Epernon, René et Marmouset traversèrent la ville et prirent la route de Raizeux. Il y avait six kilomètres à faire à travers bois pour gagner ce patelin où Marmouset avait été élevé. Une promenade quoi !

Mais malgré le charme de cette belle journée les deux amis n'avaient pas une conversation bien animée.

— A quoi penses-tu ? demanda tout à coup René à Marmouset.

— A quoi veux-tu que je pense ? A Jacquot, parbleu !

— Y a des chances qu'il aimerait mieux être avec nous qu'où il est, dit René.

— Tu ne peux pas croire comment que j'ai mal au cœur de penser qu'il s'est fait faisander, dit Marmouset.

Ils marchèrent un bon moment sans parler, chacun absorbé dans ses pensées.

— Laissons-nous tomber là, dit tout à coup René, j'en ai plein les bottes.

Ils s'assirent sur le bord d'un petit talus. A droite se détachaient, dans une éclaircie

du bois, les premières maisons du village.

— C'est encore loin, ton bled ? demanda René qui commençait à trouver la route longue.

Marmouset allongea le bras.

— Tiens, là-bas, tu ne vois pas les maisons. Encore vingt minutes à peu près.

— Et c'est là dedans que tes vieux t'ont balancé en nourrice ?

— Dame ! ils bossaient tous les deux dehors ! Alors il fallait bien s'arranger. Oh ! j'étais pas malheureux, continua Marmouset ; tout mignard je me rappelle pas, mais plus tard quand j'cavalais, les grands m'emmenaient avec eux. On allait vadrouiller des journées entières dans les carrières qui sont à côté du patelin. On partait le matin, on rentrait quand la nuit tombait. Quand on avait faim, on bouffait des mûres, des prunes, des pommes, n'importe quoi, des saletés. Le soir on couchait à quatre dans le même pageot, deux à la tête, deux au pied ; naturellement on se battait et quand on gueulait trop fort la mère Mélie, la nourrice, venait nous filer des mandales ; ça ne nous empêchait

pas, sous les couvertures, de se balancer des coups de pied en vache; et puis on finissait par en écraser. Tous les soirs c'était du kif.

— Tes dabes t'ont laissé là jusqu'à quand? demanda René.

— Jusqu'à six ans, pour entrer à l'école. Et puis après j'y allais tous les ans aux vacances.

— T'étais verni, moi j' restais à Paris.

— Ah ! tu sais, vieux, je ne regrette pas ce temps-là. Je me rappelle encore de la plus vieille de toute la tierce, une grande garce de treize ans qui se laissait trifouiller les fesses par les gars du pays. Moi, j' me rendais pas compte, mais je le disais quand même à la maison; aussi tu t'imagines qu'est-ce qu'elle me laissait tomber comme torgnolles, le soir. Après pour me venger, je le disais, même quand c'était pas vrai pour qu'elle se fasse foutre une volée. Alors tu parles si j'étais heureux !

Maintenant tout ce monde-là est parti. Les jeunes se sont débinés et les vieux sont crônis. Tout ça c'est déjà loin. Après, à l'école on s'est connu tous les deux

puis bien plus tard on a connu Jacquot, on était ensemble, tu te rappelles.

— Je pense bien, comme si c'était hier. On avait balancé un torchon d'égoût dans la voiture d'un cocher de fiacre, mais il nous avait visés. Il t'avait déjà attrapé pour t'allonger les oreilles quand Jacquot qui passait juste à ce moment-là a pris nos raisons. Après il nous a emmenés avec lui et depuis ce jour-là on le revoyait tous les jours.

— Malgré qu'on était mômes, il nous avait pris à la bonne, je ne sais pas pourquoi ! Ce qu'il a de sûr c'est que c'était vraiment un chic type avec nous.

— Ça oui, dit René, chaque fois qu'on a eu besoin de lui on l'a trouvé. En a-t-on fait de ces virées ensemble !

Marmouset se tut un instant. Il semblait réfléchir. Tout à coup il éclata :

— Ce qui me suffoque, c'est qu'il se soit emmanché dans une sale combine comme celle-là. Je ne peux pas comprendre ça de lui.

— Que veux-tu, on ne sait pas ce qui s'est passé au juste, on ne peut rien dire.

— En tout cas, ça la fout mal ; qu'est-ce qu'on doit en penser dans le coin ? tu penses que ça doit se savoir qu'il est bondi et qu'on l'a été aussi.

— Et puis après ? est-ce que tu crois qu'il en faut si peu pour les égnauler. Ils en ont vu d'autres dans c' coin là ! sois tranquille.

— Je ne dis pas le contraire, mais j'oserais jamais y remettre les pattes, dit Marmouset.

— Et bien moi, dit René, tu peux être sûr que c'est pas ça qui m'empêcherait d'y retourner, mais il se pourrait bien que ce soit malsain pour nous. Après ce truc-là, on sera sûrement visés.

— C'est même certain.

Marmouset, s'était levé. René l'avait imité et ils continuèrent leur route.

— Tout ça c'est très joli, reprit Marmouset, mais je me demande bien ce qu'on va faire si on ne peut plus aller à la Bastille.

— Ah ! dit René je ne suis pas embarrassé ; si je veux me ranger pour quelque temps, j' sais ce que je ferai. J'ai

un oncle qui fourgue du poiscal aux Halles. J'ai qu'à aller le trouver il me fera avoir du boulot.

— Et moi alors ? fit Marmouset, soudain inquiet.

— Te fais donc pas de bile, si j'ai une combine, tu penses que j' te laisserai pas tomber. Pour quoi qu' tu m'prends ?

Ils arrivaient aux premières maisons du village.

— Et puis, tu sais, dit tout à coup René, si c'est pour ne plus être tranquilles, être tout le temps emmouscaillés moi j'en ai marre de c' coin-là, archi-marre, t'entends.

— Y a pas que toi, répondit Marmouset, plus sombre que jamais.

ÉPILOGUE

On en était au café. Le repas s'achevait dans le bruit au milieu des cris affreux poussés par Dédé, deux ans, héritier de Marmouset, à qui Cécel, trois ans, fils de René, tirait rageusement les cheveux parce qu'il avait refusé quelques instants avant de lui prêter son cheval de bois.

René nonchalamment installé au coin de la table, l'épaule appuyée contre le mur, le bras posé sur le dossier de sa chaise, tenait à la hauteur de sa bouche une cigarette dont la fumée montait en zig-zag vers le plafond.

Il avait assisté à la vengeance mais pour ne pas se déranger il demandait à sa femme de séparer les moutards.

— Suzanne ! empêche-les donc de se battre !

Peine perdue : ces dames étaient absorbées dans une discusion sur la confection d'un corsage : elles n'entendaient ni les cris des gosses ni la demande de René.

Marmouset excédé se leva et d'une chiquenaude sépara les combattants.

— Sacrée marmaille, maugréa-t-il, en venant s'asseoir à côté de René pour allumer une cigarette.

Après dix ans passés, les deux poteaux étaient toujours les mêmes, à cela près que la lèvre de Marmouset s'ornait à présent d'une légère moustache blonde.

Ils ne s'étaient jamais quittés : quand René s'était décidé à se marier, Marmouset avait cru devoir en faire autant, et quand René avait eu un garçon Marmouset en avait eu un à son tour. C'étaient les deux gosses qui se chamaillaient aujourd'hui avec tant d'entrain.

Pères de famille, rangés, ils travaillaient dans la même usine et, de temps en temps, passaient la journée du dimanche ensemble.

— Si on descendait un peu ? proposa Marmouset à René.

D'un sourire celui-ci acquiesça, mais Mme Marmouset ne l'entendait pas ainsi :

— Bien sûr ! Et puis vous remonterez juste pour dîner comme la dernière fois !

— Mais non, mon petit, plaida Mar-

mouset, on va faire un billard. Dans une heure on est là.

Pour donner plus de poids à sa défense il se leva et embrassa sa femme. Il en profita d'ailleurs pour attraper son chapeau et, suivi de René, il descendit.

Ils suivirent la rue Bobillot dans la direction de la place de Rungis. Ils ne savaient exactement où aller et Marmouset proposa de prendre l'autobus qui les descendrait bien quelque part.

Mais René fit remarquer qu'il ne fallait pas trop s'éloigner.

Néanmoins comme l'autobus passait à ce moment, il sautèrent dedans.

Ils durent s'absorber dans une conversation bien intéressante car ils s'aperçurent tout à coup que la voiture traversait la rue Saint-Antoine. Ils n'avaient pas fait attention au chemin parcouru. Ils eurent alors l'idée de descendre et se dirigèrent vers la Bastille.

— Ça fait une paye que je suis venu traîner par ici, dit René.

Marmouset le regarda en riant.

— Moi aussi, mais on nous y a assez vus dans le temps, dit-il.

Comme ils arrivaient près de la place, ils entrèrent dans un café. Les deux billards étaient occupés, mais ils étaient si contents de se retrouver dans le quartier qu'ils ne voulurent pas chercher davantage. D'ailleurs, ils étaient les premiers à prendre : ils pouvaient patienter et ils s'installèrent à une table en attendant leur tour.

Marmouset s'était emparé d'une cuiller à café et s'apprêtait à frapper sur la table pour appeler le garçon quand il resta stupéfait.

— Nom de Dieu... pas possible, dit-il. Ça, c'est pas ordinaire !

— Quoi ? — Qu'est-ce qu'il y a ? demanda René surpris de l'effarement de Marmouset.

— Ce qu'il y a ? Regarde un peu qui est-ce qui est là-bas.

René se retourna. Absorbé dans la lecture d'un journal, Jacquot était au comptoir. C'était lui le patron de l'établissement.

— C'est vrai, dit René, c'est pas banal !

Ils se levèrent et s'approchèrent du comptoir. Marmouset, du bout des doigts, tira le journal.

— Les nouvelles sont bonnes ?

Jacquot leva les yeux et resta ébahi.

— La Marmouse ! René ! pas possible ! D'où sortez-vous ?

Ils se serrèrent énergiquement la main, réellement heureux de se revoir.

— Et bien mes petits gars, si je comptais voir quelqu'un ce n'était pas vous ! J'en reviens pas !

— Et nous ? dit René, si on comptait te revoir, c'était sûrement pas en patron bistro.

Jacquot eut un sourire.

— C'est pas à moi, c'est à ma femme, expliqua-t-il.., mais c'est tout comme...

— Naturellement, dit Marmouset.

Sur l'invitation de Jacquot, ils s'installèrent à une table et le garçon les servit.

— Alors, mon vieux, t'es marié ? demanda René.

— Mais oui, dit Jacquot. Il était temps ; t'as pas l'air de te douter que j'ai plus de quarante berges.

— C'est vrai ! ce que le temps passe, tout de même constata René.

Jacquot ne paraissait pas les quarante ans qu'il avait. Il était toujours le même avec cependant une petite pointe de ventre.

— Et vous, qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-il.

— On est sérieux, dit René, mariés tous les deux !

— Et pas mariés à la gomme, précisa Marmouset, mariés légitimement tu sais. Ça t'effare, mon vieux Jacquot ?

— Un peu, oui, dit celui-ci.

— C'est comme ça, dit Marmouset, et en plus on a chacun un têtard sur les reins.

Jacquot n'en revenait pas.

— Vous travaillez bien, remarqua-t-il.

Malgré le plaisir de revoir leur ami, René et Marmouset semblaient un peu gênés. On est toujours gênés quand on ne s'est pas vus depuis dix ans ! Ils n'osaient demander à Jacquot comment s'était terminée l'aventure qui leur avait fait abandonner la Bastille.

René, cependant, se mit à poser des questions. Il fallait bien parler.

— Et toi, vieux, qu'est-ce que tu as fait depuis qu'on ne s'est vu ?

Jacquot resta un moment pensif puis répondit évasivement.

— Vous vous souvenez quand j'ai été fabriqué ?

— Un peu, oui, répondit Marmouset en souriant.

— Eh bien j'ai été sapé de dix marques tandis que Violette ne ramassait qu'un mois. Je ne sais pas comment elle s'était débrouillée, toujours est-il qu'à la décarrade j'ai pas pu remettre la menotte dessus. Elle les avait mis ! Où ?Va chercher. Alors je me suis balancé dans un numéro, mais ça n'a pas duré, un pain dur, quoi ! Après, avec un autre et puis encore avec un autre et puis... je me rappelle plus ! J'ai connu ma femme il y a trois ans, juste à la démobilisation. J'ai visé la bonne affaire une veuve de guerre qui avait ce truc-là sur les bras et qui ne savait pas comment s'en sortir. J'ai fait ça à la causette en me tapant un café-crème ; tiens ! à la table là-bas ! Ça a rendu et maintenant me voilà pénard aussi.

Jacquot prit un temps, puis il conclut :

— Oui, mes petits, il était grand temps, car je deviens viocart !

Songeur, il caressait machinalement la tête d'un énorme chien qui, assis près de lui, ne le quittait pas des yeux.

Brusquement il se leva, alla chercher une bouteille de Bordeaux et revint s'installer avec ses amis. Il reprit son idée de tout à l'heure.

— Y a pas à dire, je suis presque un vieux bibard maintenant.

— T'exagères, Jacquot, remarqua Marmouset. A quarante ans !

— En tout cas je suis fini ! ça c'est sûr...

Ils restèrent un moment sans parler puis Jacquot reprit :

— On a beau être tranquilles, ça ne vaut pas le temps où on fredonnait ensemble.

— Il n'y a pas à dire, admit Marmouset, on faisait une jolie tierce !

René ne disait rien ; il contemplait la grande glace qui était placée derrière le comptoir et devant laquelle, sur des étagères, une grande quantité de verres

de toutes formes et de toutes dimensions étaient alignés.

— Tu ne sais pas, demanda-t-il tout à coup à Jacquot, à quoi je pense ?

— Ma foi non, dit celui-ci. Explique ?

— Je pense que ça ferait tout à fait bien si un type balançait un pavé là-dedans...

Du doigt il désignait la glace.

A cette réflexion baroque Jacquot sursauta, mais soudain il se souvint et il éclata de rire. Ils se rappelèrent en rigolant les péripéties de cette soirée où ils avaient vengé Marmouset de son patron d'hôtel.

— Seulement, dit Jacquot, il y a une différence. C'est que si ça m'arrivait, Tob se chargerait de les vacciner aux fesses. J'aurais pas besoin de me déranger.

Entendant son nom, la bête se dressa attentive. Une caresse de son maître la fit retomber dans sa quiétude.

Maintenant Jacquot considérait Marmouset.

— T'es un homme à présent, Marmouset, malgré que t'es pas changé, t'es plus le même !

— Je prends de la bouteille aussi, tu

vois, dit Marmouset en souriant. Ah ! sûrement, continua-t-il, c'est plus le temps où tu me foutais des coups de pied dans le cul pour aller enfoncer le chapeau d'un passant bien tranquille ou pour me faire lancer des vieux torchons d'égoût dans les fiacres qui passaient. Tu appelais ça me dresser !

Jacquot à ces souvenirs riait de bon cœur.

— C'était aussi pour me dresser que, sachant que j'étais fauché, René me déposait dans un restaurant avec des gonzesses après avoir mangé ? Vous y alliez fort !

— Ça ne t'a pas fait de mal, dit Jacquot, et tu savais que tu me trouvais toujours en cas de besoin.

— C'est vrai, accorda Marmouset, si plusieurs fois je ne t'avais pas eu j'y aurais pas coupé ; ainsi la fois où dans le métro un type m'avait déjà à moitié étranglé : quelques secondes de plus et sans vous deux j'étais bon pour la Morgue.

Marmouset se tut. Il revivait par la pensée cette aventure où il l'avait vraiment

échappé belle grâce à l'intervention de ses amis.

— Et des anciens poteaux ? en as-tu revu ? demanda René à Jacquot.

Celui-ci eut un geste vague.

— J'en ai revu quelques-uns, dit-il ; pas beaucoup. Avez-vous su que Petit-Louis a été bigorné ?

René et Marmouset sursautèrent :

— Petit-Louis ! tué ?

— Oui ! le pauvre vieux ! j'ai su ça par un gars qui était dans sa compagnie. Il a pris une balle en plein dans le carafon, une quinzaine avant l'armistice. C'est quand même pas de chance !

René et Marmouset étaient douloureusement surpris par cette nouvelle.

— Et puis sa femme aussi est morte, continua Jacquot.

— Sa femme ? demanda Marmouset qui cherchait à se rappeler, c'était pas l'Araignée ?

— Oui, dit Jacquot. Elle est morte à l'hosto. J'ai été la voir plusieurs fois, elle faisait pitié. Je ne sais pas au juste ce qu'elle avait, mais je crois qu'elle était nazie.

— Tout de même, constata René, on ne pèse pas lourd.

— Et le gros Charlot ? demanda Marmouset.

— Ah ! lui, je l'ai revu. Il lui est arrivé une drôle de combine. Il s'était marié et avait eu un môme. Un beau jour sa femme les a laissés choir tous les deux. C'est pas ça qui l'embarrassait ; il ne s'est pas frappé! il a foutu le moujingue à l'assistance puis il est parti en province. Je crois qu'il est à Marseille avec une Italienne ou une Espagnole... J'sais pas, quoi... Et toi, mon petit Marmouset, as-tu seulement revu ta Marinette... tu te rappelles ?

— Mais oui, dit Marmouset, je l'ai rencontrée une fois. On s'est causé, naturellement... depuis le temps ! Elle m'a dit qu'elle était sérieuse et mariée avec un flic.

— C'était forcé qu'elle tourne mal, murmura Jacquot avec un sourire.

A bavarder le temps passait. René s'aperçut qu'il était six heures.

— Eh ! Marmouset ! regarde l'heure, il

est temps de se sauver. On va se faire houspiller, tu vas voir ça !

Ils se levèrent.

— Est-ce que vous viendrez un de ces jours ? demanda Jacquot. On cassera la croûte ensemble, on aura le temps de causer.

— Probablement, oui, répondit assez vaguement René.

Marmouset ne répondit pas, il se contenta de faire un mouvement de la tête qui voulait sans doute dire : peut-être.

Ils se serrèrent la main. Jacquot comprit qu'à moins d'un hasard, il ne reverrait plus ses inséparables de jadis. Il lui venait un peu de tristesse et tandis que René et Marmouset s'éloignaient rapidement, il rentra dans sa boutique.

Son chien se dressa debout contre lui, mendiant une caresse. Il lui donna dans les flancs des claques amicales.

— Tiens ! dans tout ça, lui dit-il avec amertume, c'est bien toi le plus bath, mon pauvre vieux.

FIN



TABLE

Première partie

BAGATELLES

Deuxième partie

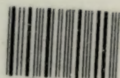
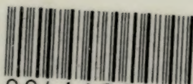
LES AMOURS DE MARMOUSET

Troisième partie

LA POISSE

EPILOGUE

IMPRIMERIE SAINTE-CATHERINE, BRUGES-BELGIQUE.


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 12 06 21 01 7